

cristinaescobar

Funambule des émotions.

Cristina Escobar œuvre pour raconter ce qui la touche, ce qui malmène la tranquillité de son esprit : les fondements de notre société, les desseins du monde qui nous entoure et les moteurs des hommes qui le font, les sources et conséquences des conflits, des utopies. Elle développe une narration à partir d'objets du quotidien, de dessins, de sculptures et d'installations, mêlant la fiction à la réalité, le quotidien à l'exceptionnel pour s'approcher au plus près de la vérité. a un jeu de funambule, un équilibre savant à doser pour donner à voir plus et plus loin ; un jeu de sens et de contre-sens qui surprend, interroge, confond, bouscule le plus souvent. Elle rompt avec l'attendu et nos habitudes de perception, touche notre conscience avec autant de gravité que d'humour, autant de violence que de poésie.

L'émotion est le catalyseur de ses créations, sur le fil de la vie, de la mort, à la recherche de la mémoire individuelle et collective. Ces œuvres témoignent d'une volonté de reconnaissance des libertés bafouées, des vies tronquées, des paroles censurées et des mémoires oubliées. Avec légèreté, l'artiste soulève les frontières, redessine le monde, sa géopolitique et nos sociétés en construction ; elle raconte les guerres et les morts inutiles et interroge l'exil des hommes, les quêtes de l'ailleurs rêvées ou forcées. Cristina revisite aussi son quotidien, avec ses violences et ses contradictions, sa fragilité. L'humain habite chacune de ses œuvres.

L'artiste plasticienne manie avec élégance matière qui s'impose de manière instinctive par rapport au sujet. La couleur, résumée pour la plus part dans son œuvre au blanc et au noir- choisis pour leur neutralité - finit toujours par renforcer le sujet, acquérir un poids ; elle donne un indice, soulève une ambivalence. La réalisation plastique des créations est toujours extrêmement poussée, soignée, finie : « c'est le chemin le plus court », dit-elle, pour s'adresser à notre esprit endolori et endormi, dont la curiosité est portée par la contemplation de belles choses. Cristina Escobar joue avec le sens des objets, des images et des mots et nous permet ainsi de regarder jusqu'au bout, l'histoire, même cruelle, qu'elle nous présente. Elle nous invite à parcourir ce fil de funambule qu'elle a tiré d'un bout à l'autre du monde, saisit le moment du vertige, où tout bascule, pour attraper notre conscience, faire jaillir le questionnement, et nous réveiller d'un claquement de doigt.

Texte de Sophie Toulouse./ Historienne d'Art.



Dès ses débuts à Cuba, son pays d'origine, l'artiste s'est intéressée à des questions de société, tout en recevant une formation académique et travaillant dans le milieu théâtral. De ces deux apprentissages on retrouve la pureté de la ligne et l'intérêt pour l'objet dans l'espace. La suppression parfois de la couleur dans son oeuvre bi-chromique éloigne radicalement de l'exubérance de la culture cubaine, l'artiste semble préférer un style minimaliste. L'oeuvre de Cristina Escobar est souvent liée au déplacement, au voyage, au temps, à la mémoire et aux frontières.

L'enfermement ainsi que le cercle sont des réflexions récurrentes dans son oeuvre, dans ses aspects formels et conceptuels. [...] L'apparente perfection cache l'injustice des sujets abordés et contrebalance des propos souvent dénonciateurs. C. Escobar joue ainsi sur les multiples perceptions que peut avoir le spectateur et le trouble suscité par cette beauté plastique.

Extrait du texte de Marie Terrieux / Directrice de la fondation François Schneider pour le catalogue Talents Contemporains de la 7ème édition, janvier 2019.



« On ne voit jamais un paysage, on le revoit : il est là, gravé en nous par les récits, les mythes collectifs, les images les plus diverses[...] c'est ce travail collectif de la mémoire, la constitution de paysages idéaux par accumulation de récits, de descriptions, de journaux de voyages, d'images[...] » où soi-même se révèle à soi-même »

Extrait d'Antoine de Baecque sur Le Paysage et la Mémoire de Simon Schama, Le Monde, 27 octobre 1995



Le village nègre / 2023 (Mission de Territoire Grand-Est)

Installation d'un ensemble des tuiles en terre cuite avec la technique du Raku, céramique couleur noire.

Réalisation en collaboration avec l'Atelier Lu7 à Thaon-les-Vosges et l'Atelier Faïres à Arnold.

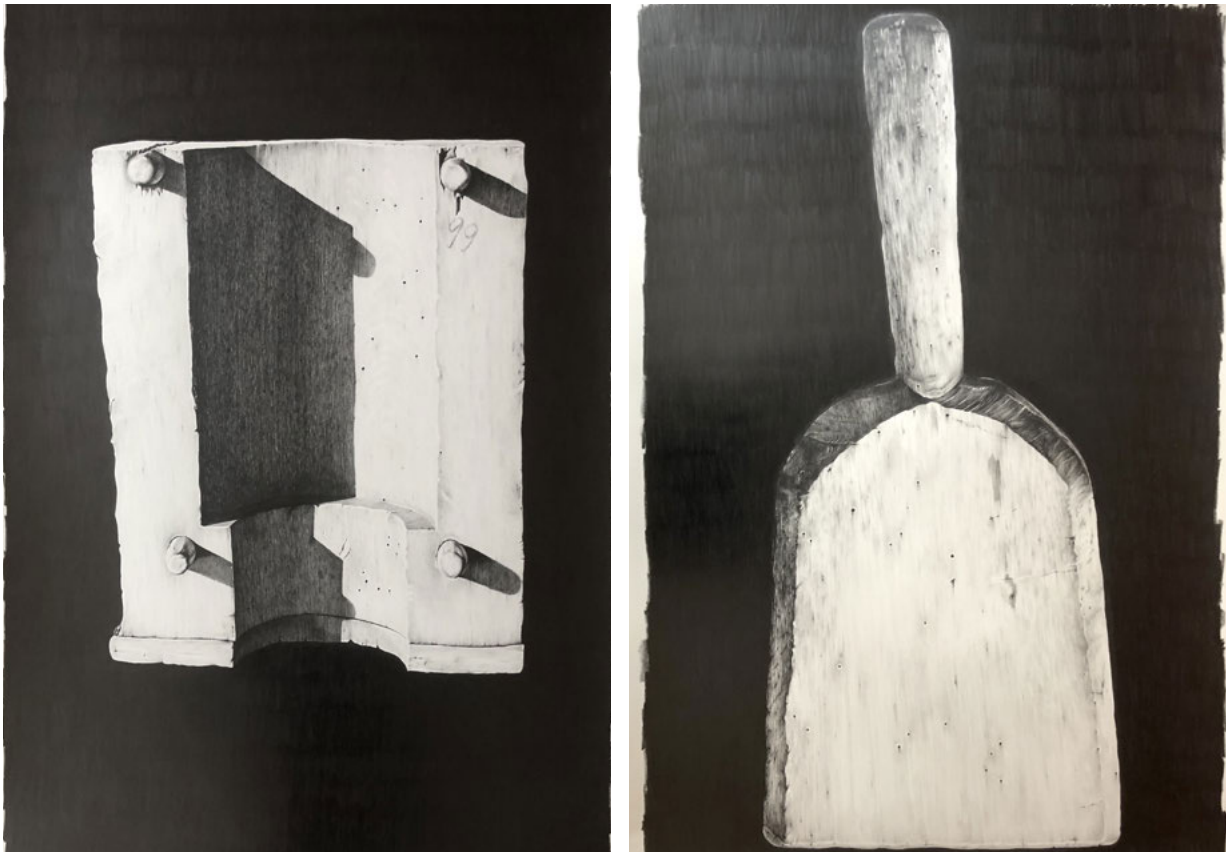
Le village nègre est une évocation à un quartier de Thaon-les-Vosges à partir de la mémoire sociale des lieux, cité ouvrière des années 40' et du début de XXème siècle lors de l'époque de l'industrie et le développement des usines du textile dans la région. Cette œuvre représente la classe ouvrière composée des migrants provenant de l'Afrique, de l'Est et principalement de l'Asie. De 1945 à 1952, plusieurs centaines d'ouvriers vietnamiens et indochinois avec le statut particulier d'« indigène », ont été envoyés par le gouvernement français pour répondre à la demande de main-d'œuvre des multiples entreprises de Lorraine, entre elles l'usine de la Blanchisserie et Teinturerie de Thaon (BTT). Elle devient la plus grande usine de blanchiment et de teinturerie d'Europe.

Il existe la légende que ce quartier acquière le nom « village nègre » car des indochinois habitant sur le quartier, couvraient leur façades de goudron. Lors d'une visite au Musée de la Terre à Rambervillers, village voisin de Thaon-les-Vosges, qui accueillait de nombreuses usines également à l'époque industrielle, notamment la fabrication de papier et le travail de la terre, (tuileries, tuyauteries, ainsi que la création des objets et des œuvres d'art en céramique, en collaboration avec les artistes de l'école de Nancy et les ateliers de Grès Flammé) j'ai découvert une autre légende. Selon l'histoire, les premières tuiles confectionnées étaient moulées à partir des cuisses des femmes.

J'ai voulu donc créer une œuvre qui pouvait parler de la classe ouvrière des deux lieux, créer un pont entre ces deux territoires voisins, tout en évoquant leur histoire et leur mémoire par le récit. Ici, chaque élément était réalisé et moulé à partir des cuisses des habitants participant à la conception de l'œuvre : ouvriers, immigrés et anciens travailleurs des usines dans la région. Chaque tuile est noire et a sur sa surface des mots, des récits, des phrases provenant de la rencontre avec les participants. Nous avons réalisé d'ateliers d'écriture autour de l'exil et des mémoires individuelle et collective.

Par la manière dont elle est installée, elle évoquera un quartier, l'habitat, la cité, mais aussi par la répétition de l'objet, elle évoquera la production et l'arrivée de la main-d'œuvre indigène en masse, propre du développement des usines et de l'industrie.

Le village nègre est une œuvre qui illustre la mémoire sociale, ici, trace de la condition de la classe ouvrière et de l'exil. Les cuisses sont les membres du corps qui servent à avancer, à tracer un chemin, un voyage, une destinée.



Fétiches ou Portrait d'indigènes / 2022 - 2023 (Mission de Territoire Grand-Est)

Série des dessins, graphite sur papier Arches, 120cm X 80cm.

L'oeuvre *Fétiches ou Portrait d'indigènes* est un inventaire de divers objets provenant de la ville de Thaon-les-Vosges et des lieux en Lorraine riches d'une histoire ouvrière. Ces objets, pour la plupart empruntés au Musée du Patrimoine et à la glucoserie à Épinal, ont une origine industrielle et/ou artisanale. Ils illustrent l'histoire significative de l'industrie et de la classe ouvrière dans la région. Quelques-uns d'entre eux proviennent de mon propre inventaire d'objet de mémoire, je les mélange entre eux afin de créer des ponts entre ma propre mémoire et celle du territoire qui m'accueille. Certains objets sont méconnaissables, dont on ignore leur fonction, mais ils sont tous répertoriés et récupérés sur le même territoire.

Ici, chaque élément photographié à la façon d'un portrait est reproduit en dessin, donnant ainsi à chaque objet un statut d'image presque divinatoire. C'est en réalisant leurs « portraits » qu'ils acquéraient leur propre identité et leur pouvoir. Par le dessin, ils sont animés et reproduits à la manière d'un culte gestuel. Ils viennent à exister par la reconnaissance de la reproduction de leur image et de ce qu'il évoquent.

Fétiches illustre le terme « indigène », ce qui fait référence à le statut des immigrés ouvriers qui ont été obligés de travailler dans les usines de Lorraine, où la plupart d'entre eux avaient perdu leur identité.

Une nouvelle identité est attribuée à chaque objet par l'écriture sur le dessin. Ainsi chaque objet au départ devient un autre à la lecture.





El Bohío / 2023 (Mission de Territoire Grand-Est)

Installation en bois, 400cm x 200cm x 350cm. En partenariat avec Territoire Zéro Chômeur.

El Bohío est la représentation d'un habitat collectif. L'architecture de cet habitat est un syncrétisme de l'architecture vernaculaire de Cuba (habitat origine des Taínos) et celle des cités ouvrières de Thaon-les-Vosges. À partir de la maison traditionnelle de campagne à Cuba appelée Bohío et les baraquements des cités ouvrières de Thaon-les Vosges, l'installation crée ainsi un lieu de partage des mémoires collective et personnelle, où chaque habitant participant à sa conception est invité à l'habiter et de s'approprier de cet espace commun.

Chaque participant sera invité à mesurer sa taille en hauteur et des «lattes en bois» seront découpées sur cette mesure. Toutes les lattes issues de cette démarche serviront et seront destinées pour la construction des parois du Bohío. Les différents hauteurs des personnes dessinera ainsi un horizon et chaque latte ici sera une présence habitant le lieu.

Le lait ici est symbole du *Paternalisme* et le riz symbole de la classe ouvrière, main d'oeuvre indigène venus d'Asie. Ce dernier évoque également un souvenir de mon enfance, où toutes les femmes prenaient place sur la table du Bohío, afin de nettoyer le riz chaque matin.





Il y a des chemins qui me manquent / 2023 (Mission de Territoire Grand-Est)

Performance traversée dans l'espace public. Marche participative. Collaboration avec la comédienne Claudia Escobar, le sociologue Johan Freichel et le Territoire Zéro Chomeur.
Recueil des histoires personnelles, d'identité et de mémoire des habitants.

Il y a des chemins qui me manquent évoque les chemins que nous laissons derrière nous, mais qu'insistent à rester dans nos mémoires et qui régissent notre aujourd'hui. À la fois, le titre évoque les chemins que nous restent à vivre, ceux qui nous manquent encore pour parcourir, afin de finir la traversée de notre destinée.

Il y a des chemins qui me manquent est une marche performative en co-construction avec Claudia Escobar, artiste d'art vivant. À 17h, débute la marche aux grilles de la BTT, suivies des résidents de Thaon-les-Vosges et de ses alentours. Une heure symbolique où les sirènes de la BTT sonnaient. Sans attendre une seconde de plus la marche se déroule à travers la ville et va finir dans l'espace de l'installation Le Bohío, passant de l'espace public à l'espace intime de l'habitat, représentatif ici des cités ouvrières.

La trajectoire fait ressurgir la trace des pas laissés par ses hommes et ses femmes qui sont au coeur de la mémoire du territoire. Les habitants de Thaon-les Vosges et ses environs qui ont pris part à cette performance, ont donné corps aux témoignages recueillis depuis plusieurs semaines par Cristina Escobar et Johan Freichel, sociologue en collaboration pour ce projet.

Symboles /

- **La cape** : Elle représente cette «double peau» sociale qui nous protège et en même temps toutes les mémoires qui nous habitent. La cape qui «traîne» derrière nous, ramassant nos vécus, nos mémoires et les chemins que nous avons laissés par le passé, encore présents. Sur elle il y a des images des indochinois en bateau, voyageant vers la France pour travailler, gérés par la Service de Main d'Oeuvre Indigène.

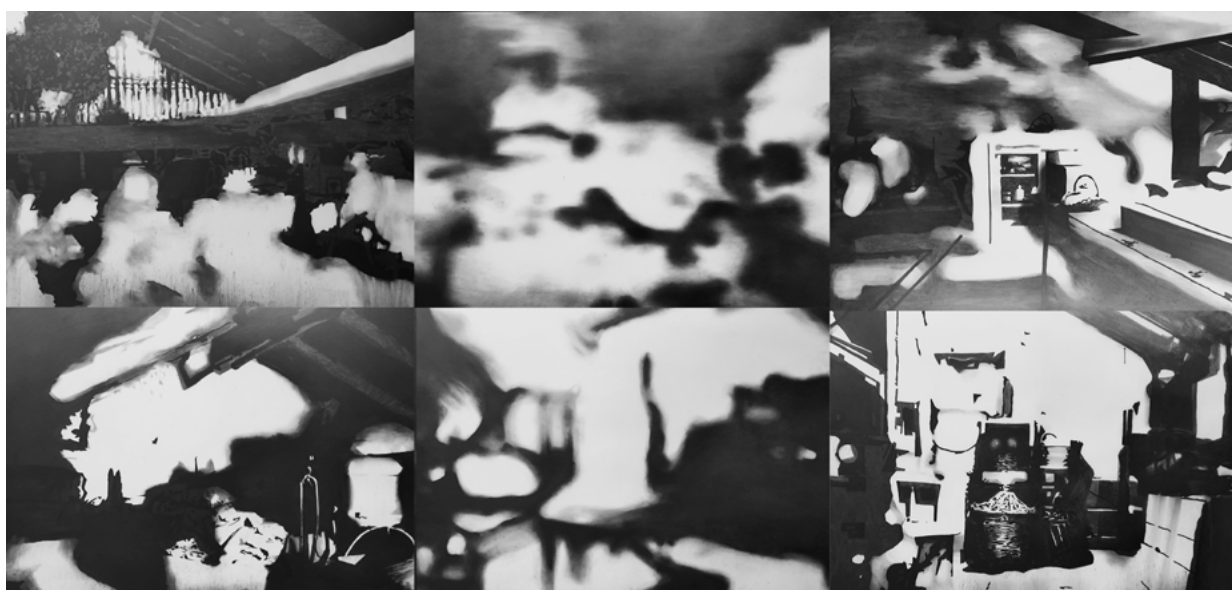
- **La pelote de laine bleue** : Au fur et à mesure, une ouvrière laisse le fil derrière elle, lors de notre traversée. La trajectoire de la performance, dont «le dessin» du fil laissé comme trace de notre passage, est une copie conforme du chemin qui parcouraient les bateaux chargés des indochinois à travers la mer, en destination de la France vers 1938.

- **Le femme en noir** : Elle symbolise tout ce qui est dans l'imaginaire collectif, les légendes, les croyances, les traditions, les mythes, la condition «indigène» et l'exil. Elle a un tambour avec elle et elle le fait sonner à chaque pas, évoquant une présence absente, une traversée vécue, au delà du réel.

- **L'ouvrière** : Elle est vêtue d'un bleu de travail et sur le tissu il y a des motifs des tampons (prêt du Musée du Patrimoine Thaonnais), utilisés pour imprimer les toiles conditionnant les tissus qui partaient en export à destination de divers pays de l'Asie et de l'Afrique, lors de l'époque de l'Industrie et du développement de la BTT. Tout au long de la traversé, elle proclame avec l'aide d'un mégaphone les récits et les mémoires récoltés durant plusieurs semaines par le sociologue Johan Freichel auprès des habitants de Thaon. Elle donne corps à la parole du peuple, évoquant ainsi la condition ouvrière.

- **La femme à Barbe** : La condition de la femme. Représentation de Clémentine Délait, originaire des lieux.



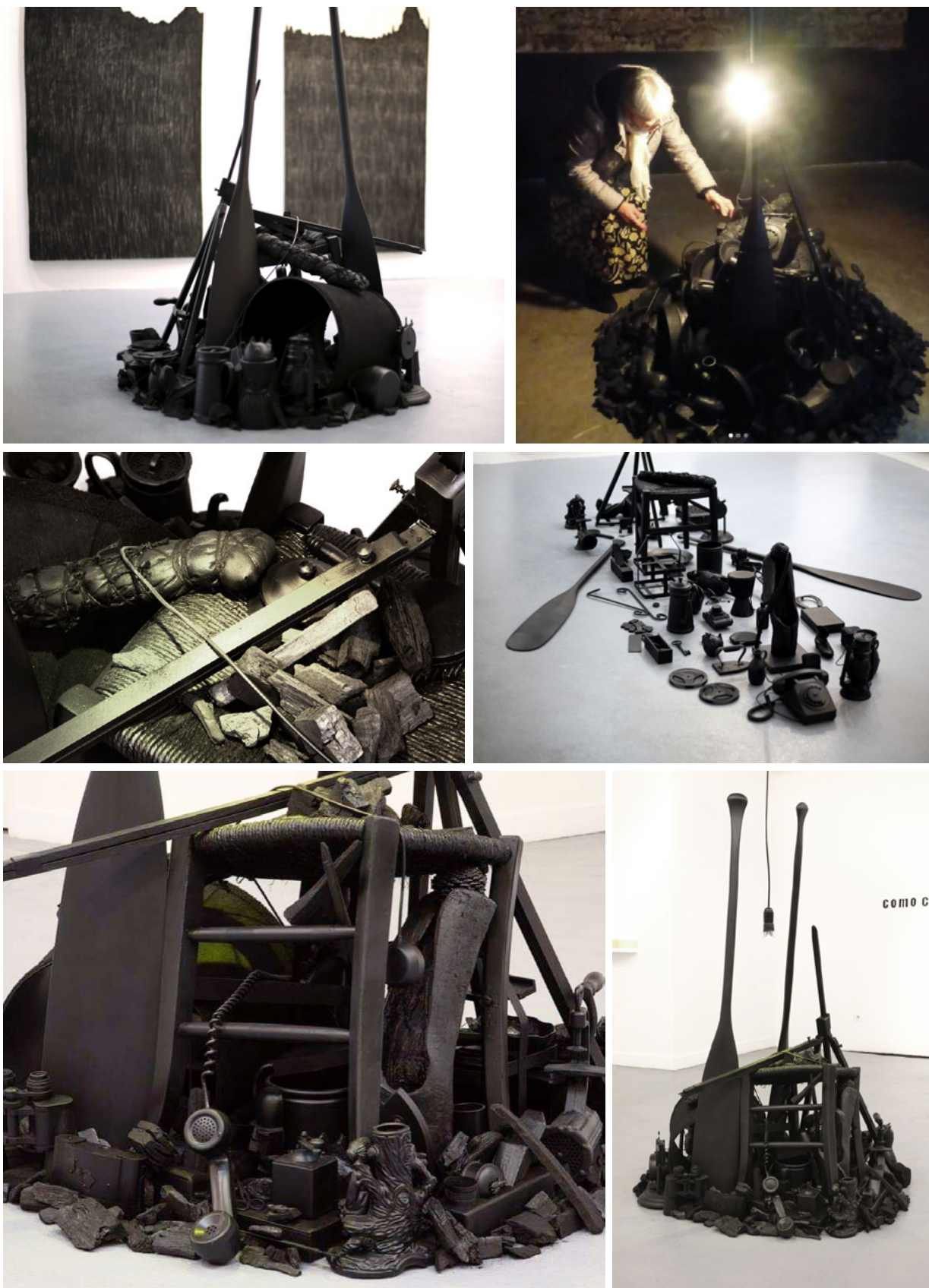


La présence de l'absence / 2022

série des dessins, fusain sur papier et objets personnels, 100cm x 70cm.

Le grenier est ce lieu où l'on entrepose de divers objets, ils n'ont plus de place dans notre berceau quotidien. Ces objets, nous n'arrivons pas à les jeter, à s'en séparer, car ils ont une place fondatrice dans notre existence. Ils parlent, régissent et guident nos pensées, nos traditions et nos croyances héritées. Ils se cumulent occupant un espace qui trouve son sens grâce à leur présence. À mon sens, par sa position architecturale (étage supérieur), il devient un espace de divinité. La présence de l'absence évoque des espaces liés à la mémoire et à l'affect, qui persistent malgré leur disparition physique. C'est cette entité qui nous habite de manière permanente, malgré son allure d'absence elle reste inévitablement présente. Ce travail a été réalisé à partir des images compilées des greniers existants, appartenant aux habitants d'un territoire et participant à l'origine de l'oeuvre suite à une appel lancée à contribution collective. Cette série des dessins suscite un dialogue avec l'oeuvre *L'ombre des choses*.

Dans un premier temps, j'ai dessiné les zones d'ombre et de lumière des images récoltées. La deuxième étape consistait à faire une sélection des détails et des formes qui étaient en relation avec ma propre mémoire et mon vécu personnel. On retrouve même sur les zones en noir, par la superposition des couches de fusain, des formes apparentes qui dialoguent avec mes propres objets personnels, entreposés et appartenant à mon histoire familiale.



L'ombre des choses / en cours (commencement 2021)

objets variés vernis en noir et ampoule. (Projet participatif)

Recueil d'objets variés évoquant une histoire personnelle, d'identité et de mémoire de chaque participant.

Cette oeuvre est participative et évolutive au fur et à mesure du temps et de son itinérant. Elle évoque la constitution d'un espace de mémoire collective à partir de la mémoire individuelle des personnes participant à sa création. Au départ, au sol sont disposés quelques objets qui représentent des souvenirs ou des étapes clés de mon expérience personnelle, ceux qui ne m'ont jamais pu quitter, qui restent comme une ombre, m'habitant en permanence.

Cette démarche invite les visiteurs et les habitants des lieux où j'interviens, à participer et à disposer à leur tour un objet sur l'espace dédié, avec le récit narratif de l'histoire de chaque objet. Ils évoqueront de la même manière que mes objets personnels, un souvenir, une mémoire ou un vécu marquant une étape de leurs vies, intégrant et complétant ainsi l'oeuvre. Au milieu de l'espace une ampoule nue avec une lumière chaude en pénombre est suspendue près des objets, à l' hauteur de ma poitrine. Elle donne une image d'intimité, de pauvreté matérielle, d'abandon et de lumière guide/rêve à la fois, symbole en lien avec le lieu de mon enfance où j'ai évolué (Banlieue défavorisée de Santiago de Cuba).

Chaque objet est peint en noir lors d'un rendez-vous collectif avec les participants à postériorité. Chaque personne, à la manière d'un rituel, abandonne son objet dans l'oeuvre. Cette action marque le retour de l'objet physique, ici devenu fétiche, revivant la pérennité de la mémoire par son nouveau statut d'objet sacré et de sa nouvelle condition, celui d'une ombre. La démarche « d'effacer » l'identité de chaque objet (couleur, vécu, traces, usures...) donne lieu à un espace où toutes les identités viennent à former une unanimité, une cohésion. C'est un bateau des mémoires et d'identités diverses, des vies croisées. Ceci vient en harmonie directe et crée un dialogue (pont) parallèle avec mon propre vécu personnel. La forme finalisée de l'installation fait allusion à une île. Cette image dévoile ma propre condition insulaire et d'une manière onirique, la condition de chacun d'entre nous : *Être une île*.



Isla y Espejo / 2022 (durée 20 min environ)

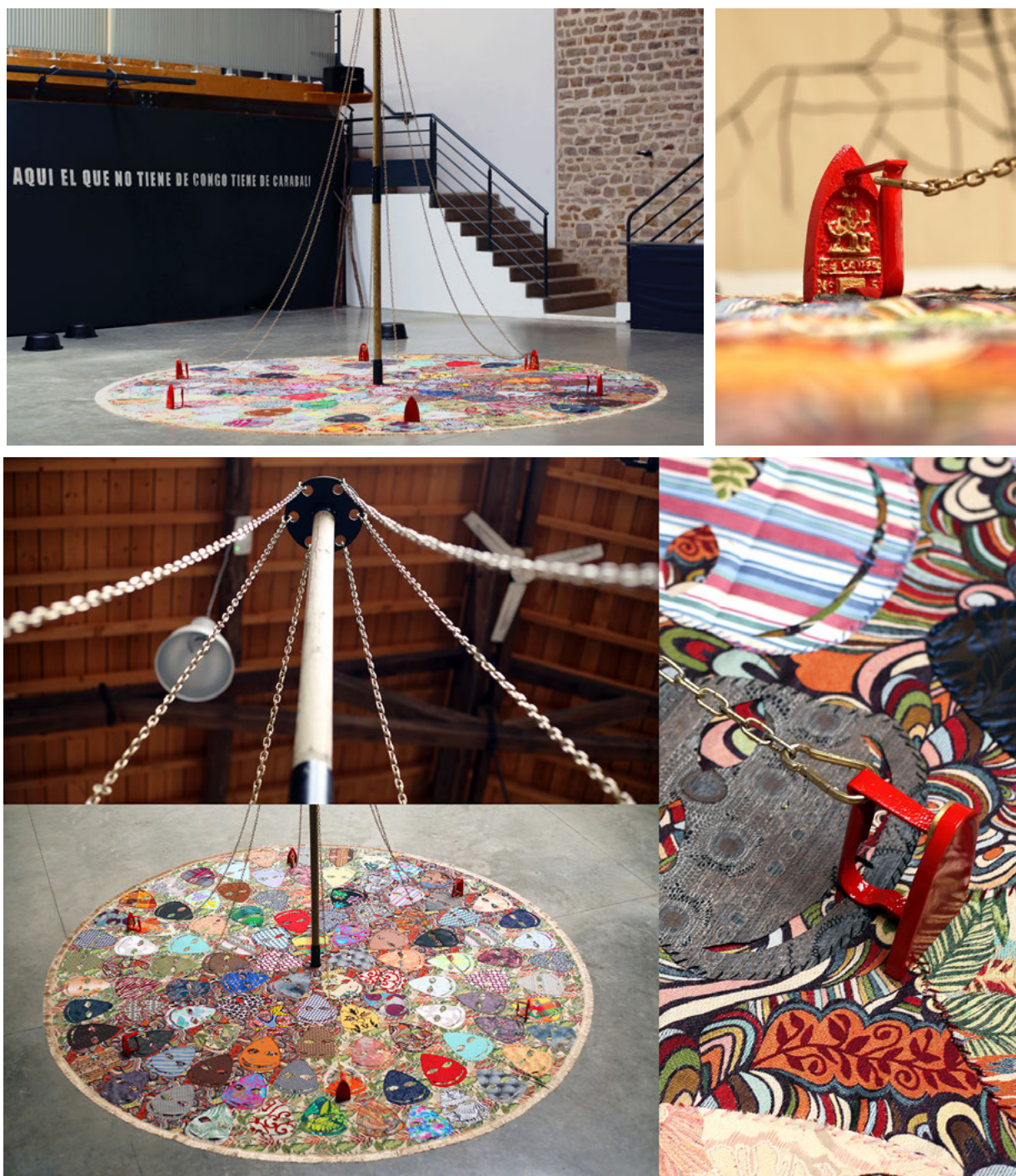
performance avec Claudia Escobar / Compagnie Kachumbambé Teatro. Musique originale de Robin Taylor-Firth

Le vécu personnel et la mémoire d'une enfance partagée. La figure du double, qui occupe une place centrale dans mes oeuvres (répétitions, séries) et dans l'imaginaire collectif, invite au fantasme, aux regards différés d'un même et seul événement, d'une essence commune. La condition insulaire et l'enfermement, les histoires familiales qui se croisent et se nourrissent entre elles, les aller-retours entre le passé et le présent, les croyances, les traditions et les coutumes ancrées et héritées se dévoilent ici à travers les actions, les gestuelles, les paroles et les objets, retrouvant l'origine dans les sources partagées et vécues. À travers cette performance à deux, je souhaite évoquer, comment la mémoire même collective, trouve ses sources dans la perception individuelle de chacun d'entre nous et la mémoire individuelle, où l'oubli et les souvenirs deviennent sélectifs et existants d'une personne à une autre, selon notre individualité et notre identité... Notre île intérieur. Une image unique et à la fois commune, dans laquelle nous pouvons tous nous identifier, nous l'approprier, la mémoriser. Cette image de miroir et de figure double, du déjà vu, du déjà vécu, comme un parallélisme cyclique dans une société actuelle qui prend ici tout son sens.





Symboles : Le tapis et les coquillages représentent le territoire de l'île, la machette notre héritage culturel, la bassine notre enfance, les fruits et la terre notre vécu, le baluchon évoque l'exil et la phrase au mur, référence à l'anthropologue célèbre cubain Fernando Ortiz, réaffirme l'universalité de nos origines communes.



Mis dos abuelos / 2022

mât en bois et métal, 6 fers à repasser vernis en rouge et or, tapis brodé et tissus variés. H 300cm x Diam 400cm.

Mis dos abuelos fait référence à «La balade des deux aïeux», poème composé en 1934 par Nicolas Guillén, poète cubain née en 1902. Le poème est symbole des aïeux métissés de la nation cubaine dans son ensemble. Il narre la découverte des diverses racines ancrées. L'un des grands-pères est noir issu de l'Afrique esclavagisée, l'autre est blanc venant de l'Espagne colonisatrice, ce qui constitue la richesse culturelle héritée, mais également l'histoire de la colonisation. Ces richesses réunies conduisent à réconcilier les deux ancêtres, pourtant en opposition au début, elles dépassent les différences afin de fusionner, ce que Fernando Ortiz nommait «Le syncrétisme cubain».

Ici, je représente mes propres origines de métissage culturel, les croyances et les héritages qui m'habitent et me guident. L'installation évoque *La danse des rubans*, une danse traditionnelle cubaine inspirée par la *Tumba francesa*, où les danseurs tournent autour d'un mât en tissant les éléments attachés sur son axe. Le mât, en tant que symbole axial, est une représentation de «l'axe du monde». Le tapis brodé symbolise le tissage des fils et les mélanges présentes sur le territoire de l'île, que par sa forme circulaire il évoque l'enfermement d'un espace délimité par les frontières existantes, ainsi que le geste d'un mouvement cyclique. Les fer à repasser, ici, vernis en rouge et en or symbolisent l'héritage colonial et de l'esclavage. Les couleurs et la variété des tissus (masques) symbolisent la diversité des identités et d'origines présentes dans mes traditions culturelles et sociales. Les chaînes symbolisent les fondations à lesquelles je suis inévitablement attachées. Le phrase célèbre de Fernando Ortiz *AQUI EL QUE NO TIENE DE CONGO, TIENE DE CARABALI* écrite en peinture argent sur le mur, évoque l'universalité de nos origines.

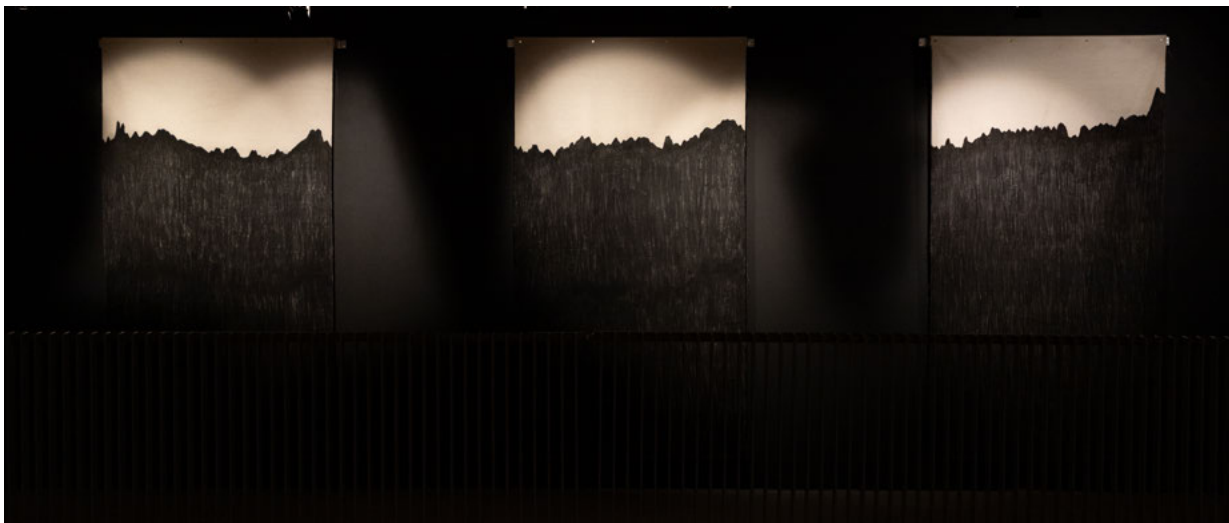


Pilotis / 2022

installation de 24 arceaux d'un diamètre de 30cm, bassin eau et encre bleue, tissu blanc voile.

L'oeuvre *Pilotis*, est une installation composée de 24 dispositifs en tissu voile blanc. Ces éléments sont suspendus en hauteur et à la base ils plongent dans un bassin d'eau et encre de la couleur bleu. Ils représentent chaque année vécue dans mon pays natal avant d'exiler en France (24 années). Sous forme des pilotis, ils symbolisent les fondations de ma propre mémoire et ma condition insulaire. L'eau fait allusion à cette lourde condition que le poète Virgilio Piñera décrit dans son poème «Le poids de l'île».

Durant la durée d'exposition de l'oeuvre l'eau imprègne le tissu, donnant à son tour la lourdeur à chaque pilotis. L'encre dessine ainsi des paysages aléatoires et fermés, des frontières «aquatiques» et circulaires se créent, faisant allusion à ce qui contournait l'île de Cuba ; laissant apparaître des «estrades» ou des «couches» évolutives selon le temps, la durée et la stagnation de l'eau. Cette démarche dévoile la manière dont je n'étais pas en mesure de maîtriser, tout comme à l'élément eau, les conséquences de mes propres expériences vécues, dans un pays où le pouvoir dictait et régissait ma destinée. L'encre laisse les traces de ces expériences hasardeuses et de son passage évolutif, les traces de l'écriture permanente de ma propre mémoire, mes rêves, mes vécus et mes «ailleurs».



Paysages de la mémoire / 2021

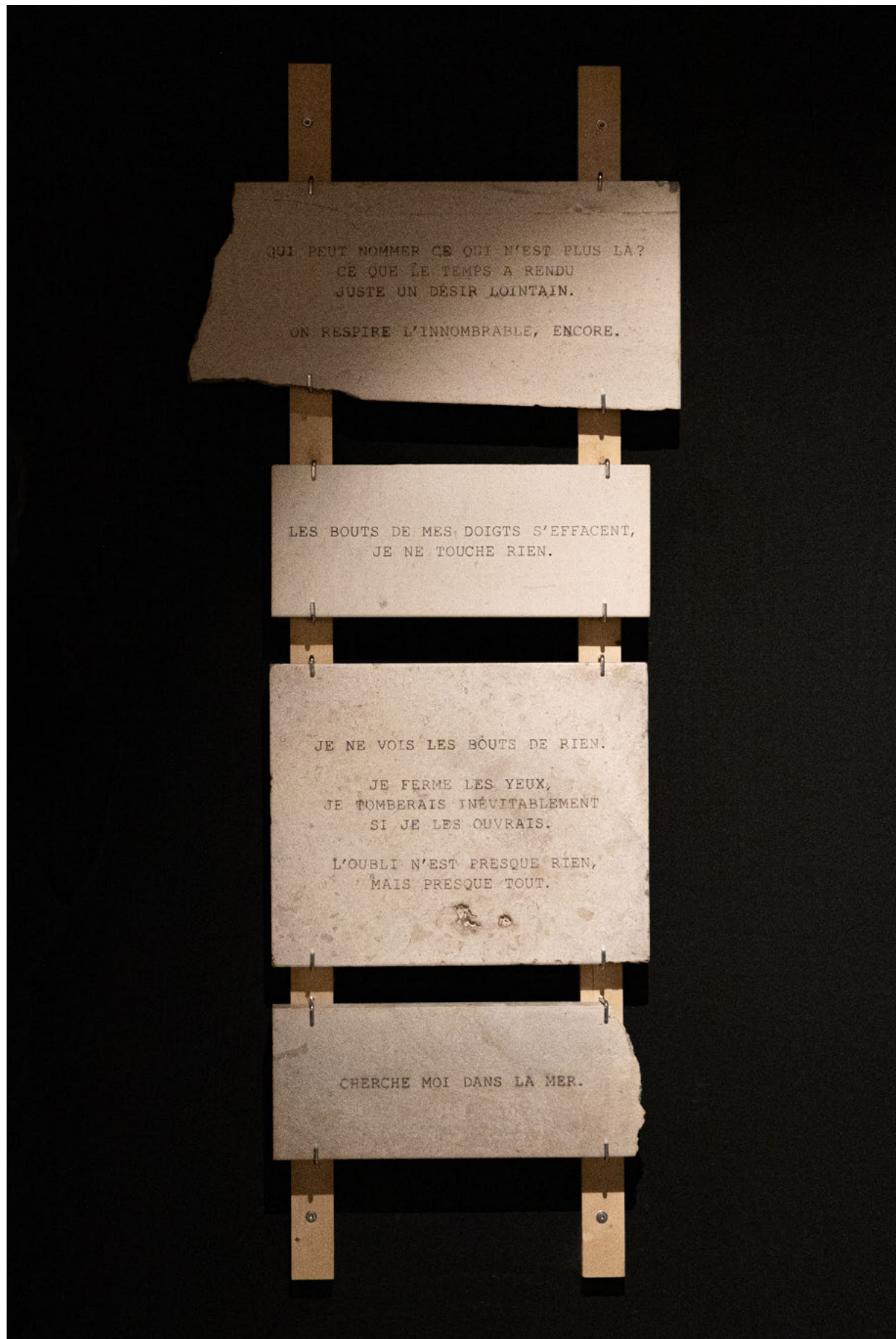
série des dessins, charbon de bois sur tissu, 200cm x 115cm.

L'oeuvre *Paysages de la mémoire*, évoque la constitution d'un lieu imaginaire, sous la forme d'une carte mémoire qui dessine peu à peu un paysage imaginaire. Ici, le paysage se crée à partir des récits collectifs et des mots appartenant à la mémoire collective des personnes rencontrées. C'est un paysage des mots, des récits, des métaphores, des citations, des voyages imaginaires... Un paysage mentale qui gagne à lui seul le statut d'un paysage physique, naissant de la poétique du langage, de la pensée et de l'écriture.

Le processus commence avec la rencontre du public. Chaque participant est invité à raconter une histoire appartenant à sa mémoire individuelle et en relation avec le lieu occupé. À partir des récits recueillis, un mot ou une famille des mots, représentant ou illustrant le plus précisément possible leur propre histoire est sélectionné. Le mot ou les mots choisis par chaque participant, sont rédigés dans l'outil Ngram Viewer, pour donner lieu ainsi à un ou plusieurs lignes graphiques. Chaque courbe apparente est la base de la création de différents éléments qui créent les dessins. L'ensemble représente un paysage devenu ici physique, à partir de la mémoire collective des participants.

Ngram Viewer est une application linguistique proposée par Google, permettant d'observer l'évolution de la fréquence d'un ou de plusieurs mots ou groupes de mots à travers le temps dans les sources imprimées. L'outil Ngram de Google repose sur la base de données textuelles de Google Livres. Les textes issus de Google Livres sont classés en fréquence de séquences de mots (appelées ngrams) par année d'édition, chaque séquence de mots est alors affectée d'un « poids ». Le terme ngram désigne dans ce contexte une suite de « n » mots, ce qui est un cas particulier de la notion de n-gramme. Lorsque l'utilisateur demande une comparaison de plusieurs séquences de mots, l'outil trace alors des courbes permettant de comparer leur fréquence d'usage au cours du temps.





L'innombrable / 2021

écriture sur pierre calcaire, dimension variable.

Ce texte transféré sur 4 éléments en pierre calcaire est l'un de nombreux textes que j'ai pu écrire entre 2020 et 2021, lors de l'enfermement suite à la pandémie.

Le texte est écrit sur la pierre de manière éphémère, avec l'usage et la manipulation le texte est destiné à disparaître. Ceci rentre en contradiction avec le matériau de la pierre, qui lui a une condition de pérennité. La pierre est symbole de soutien et de permanence, de fondation. Ce texte fait allusion à un état profond des émotions diverses et d'existence. Il évoque l'abîme et la disparition, le désespoir et la mélancolie, la mémoire et l'oubli.

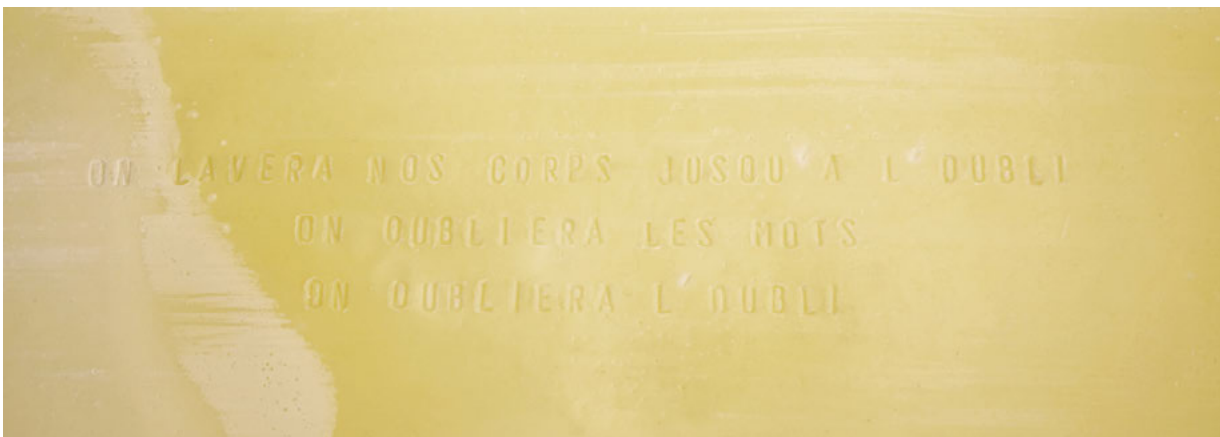


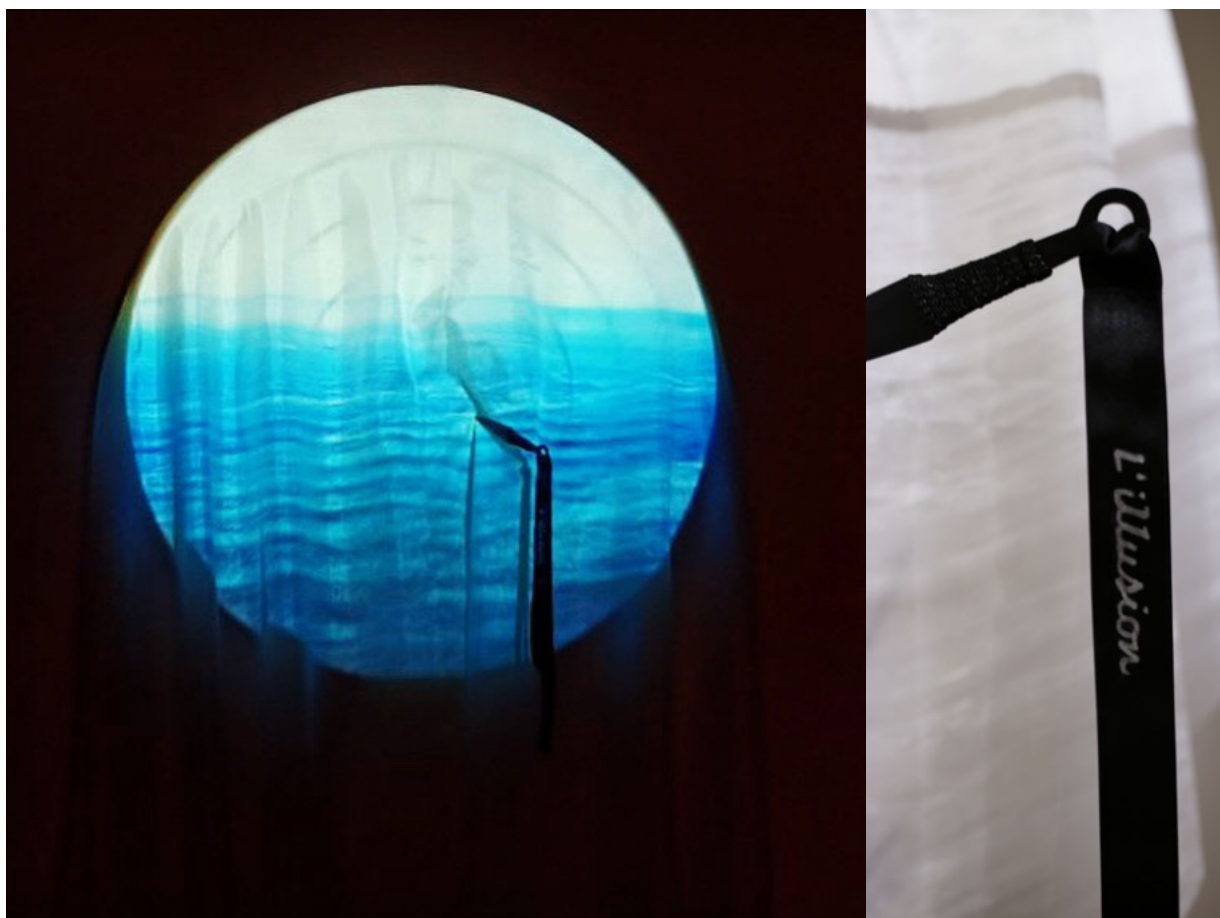
L'oubli / 2021

écriture gravée sur savon de 15 kg, 60cm x 30cm x 5cm.

La phrase « *On lavera nos corps jusqu'à l'oubli, on oubliera les mots, on oubliera l'oubli* » est écrite sur un savon, que j'ai confectionnée moi même avec l'accompagnement du savonnier de la bastide de Monflanquin. Cette oeuvre rentre en dialogue et en confrontation à la fois avec l'oeuvre *L'innombrable*.

Ici le savon est un matériau qui donne le sens à la phrase écrite. Le savon en étant un matériau éphémère et transformable, il évoque le symbole du temps et de l'oubli. Dans un perpétuel recommencement « oublier l'oubli » invite à rester en permanence avec ses souvenirs, habitant notre corps de mémoire.





L'illusion / 2021

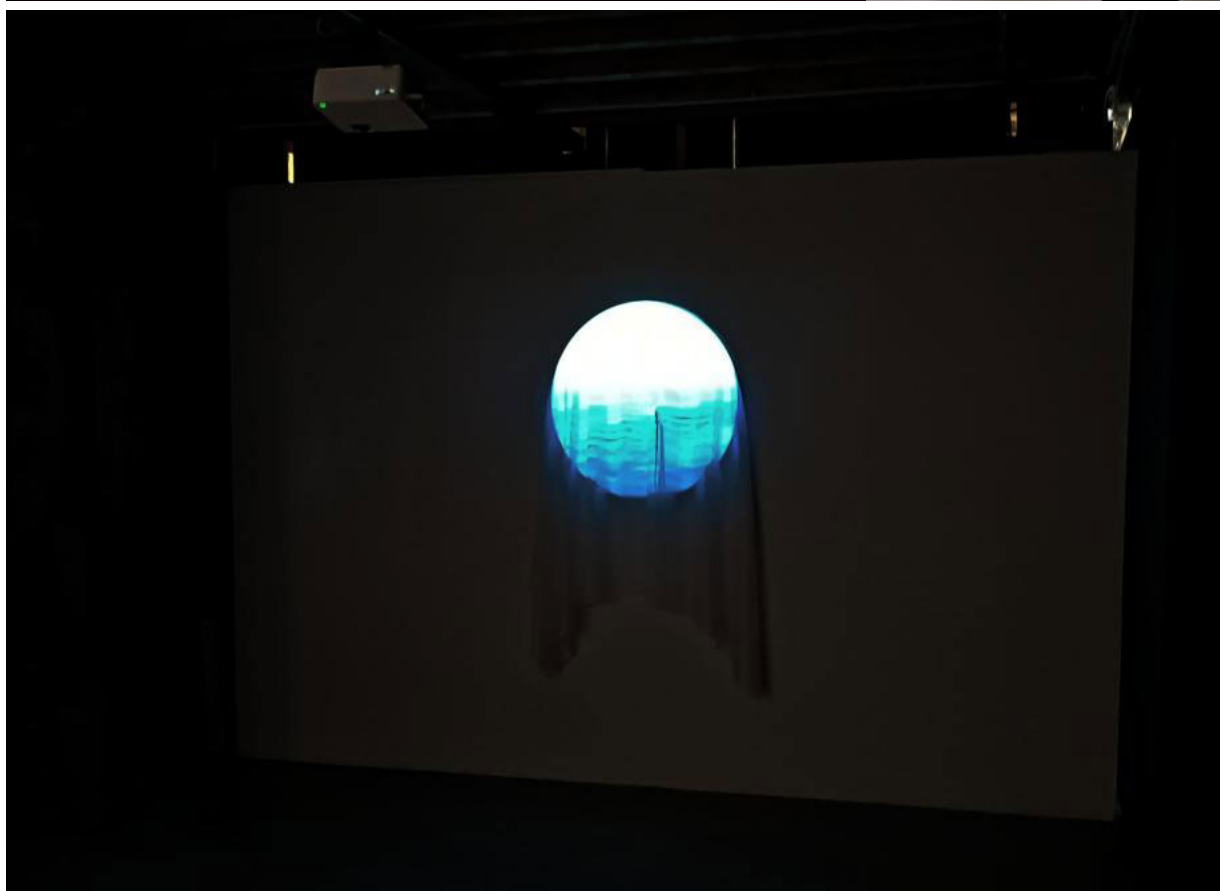
projection d'une image sur cible en bois, tissu voile et couteau de lancé avec ruban et écriture, diamètre de 80cm.

Suite à des dialogues menés avec les habitants de la bastide de Monflanquin et à leur récits de mémoire et des histoires de famille, il évoquaient souvent le fait que les images de leur souvenirs devenaient presque effacées, comme s'il s'agissait d'un « voile » qui transformait avec le passage du temps le réel de l'événement.

Pour moi cette évocation était liée inévitablement à l'illusion. J'ai donc sélectionné dans ma propre mémoire personnelle une image d'un lieu où j'avais vécu un événement important par le passé. Cet événement avait été pour moi un moteur déclencheur d'une série des décisions que j'avais pris par la suite. Avec le temps, j'ai réalisé que ce que j'avais reçu de ce souvenir était complètement faux, pas réel, mais plutôt une image illusoire de ce que j'ai cru être possible, véritable.

Ici, la cible représente le cours d'une vie, le voile évoque l'effacement de l'image, du lieu et le couteau de lancé avec le ruban noir fait allusion au geste du hasard et de pulsion, la force de la relation que nous entretenons entre un présent concret et un passé volatile, la présence ancrée de l'illusion.

Illusion : Interprétation fausse de ce que l'on perçoit, apparence dépourvue de réalité.



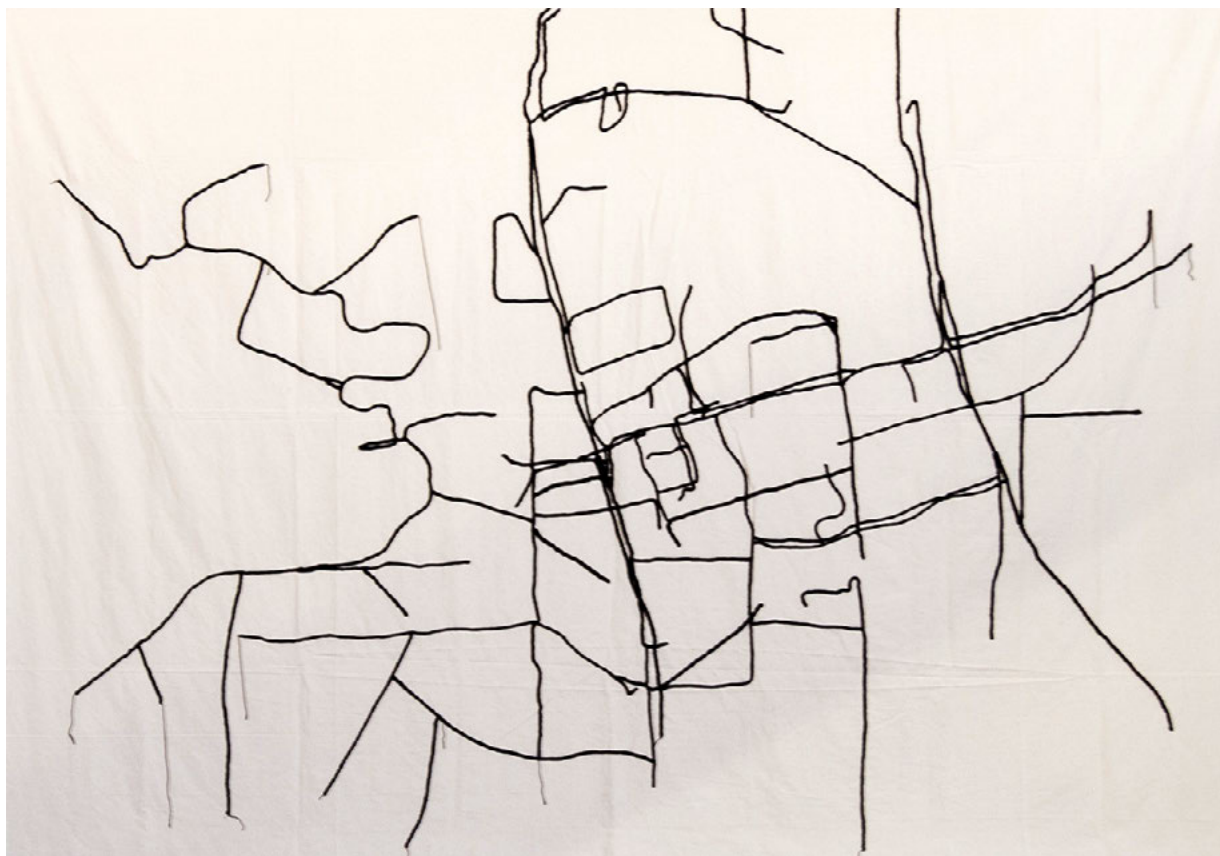


Palabras al viento / 2021

installation in Situ, écriture sur une série de 15 tissus colorés en dimension variable (Projet participatif)

Sur une série des tissus choisis en accord avec les textes apparents, diverses phrases issues de rencontres fortuites au sein d'un village (Monflanquin durant ma résidence à POLLEN), sont peints en couleur or et argent.

L'oeuvre est présentée in Situ dans l'espace urbain sous forme d'installation suspendue au gré du vent. Les différents textes font ainsi une évocation aux mots qui sont prononcés au quotidien lors des conversations banales et des dialogues au hasard des rencontres. Chaque tissu est installé à proximité du lieu que je l'ai entendu chaque phrase.

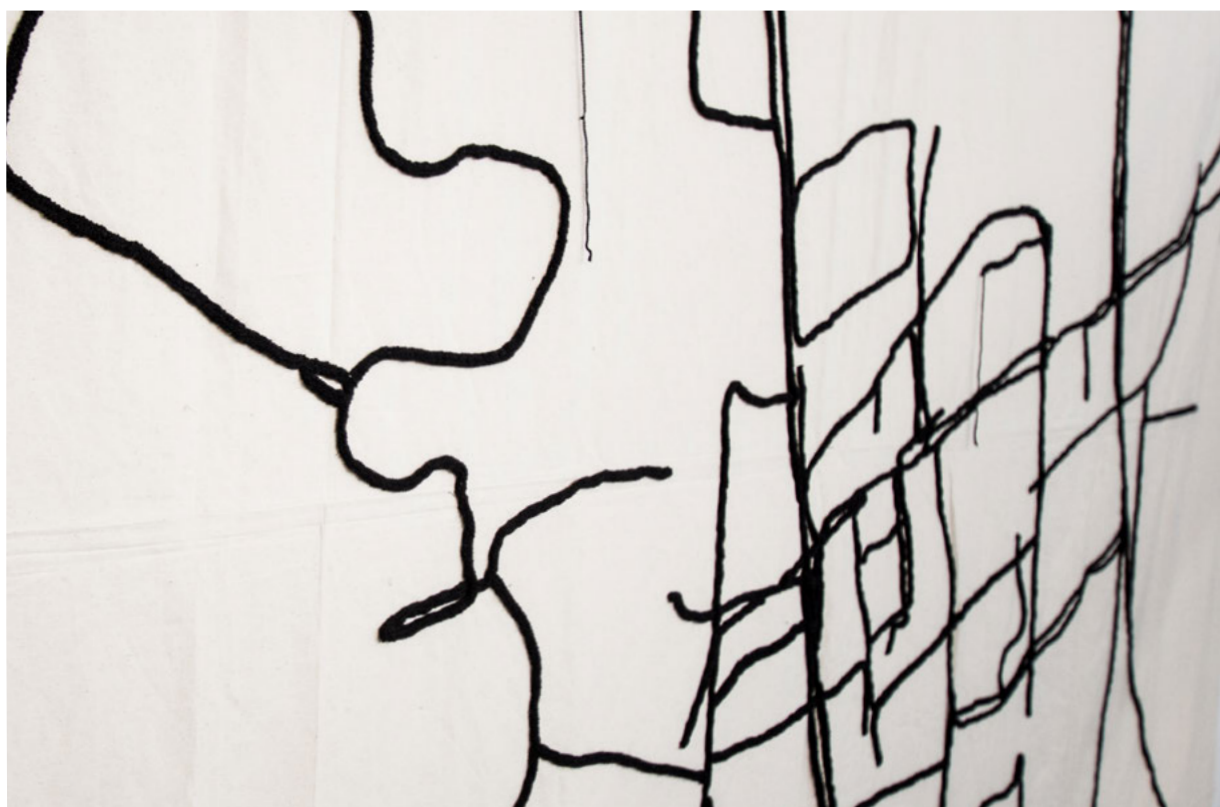


Carte mentale du projet «CrossOver» / 2020

broderie avec la technique du tricotin sur toile. Dimension de 9m² (Projet participatif)

Cette oeuvre participative représente une *carte mentale*. C'est le deuxième volet de la mission du projet participatif et transversal «Cross-Over». Elle a été réalisée à partir de trajectoires tracées par un groupe des personnes pensionnaires du Centre d'Accueil et de Réinsertion Sociale à Nancy (ARS), sur le quartier de Deux Rives à Meurthe et Moselle, (réf. Oeuvre précédente et suivante).

La dimension de la surface de la carte évoque l'espace minimal d'une chambre à coucher (9m²). Ceci rentre en confrontation directe avec la problématique de l'habitat des participants en réinsertion sociale, où la majorité ont «habité» l'espace public avant d'être accueillis par le centre. Cette carte mentale évoque le lieu habité, vécu.

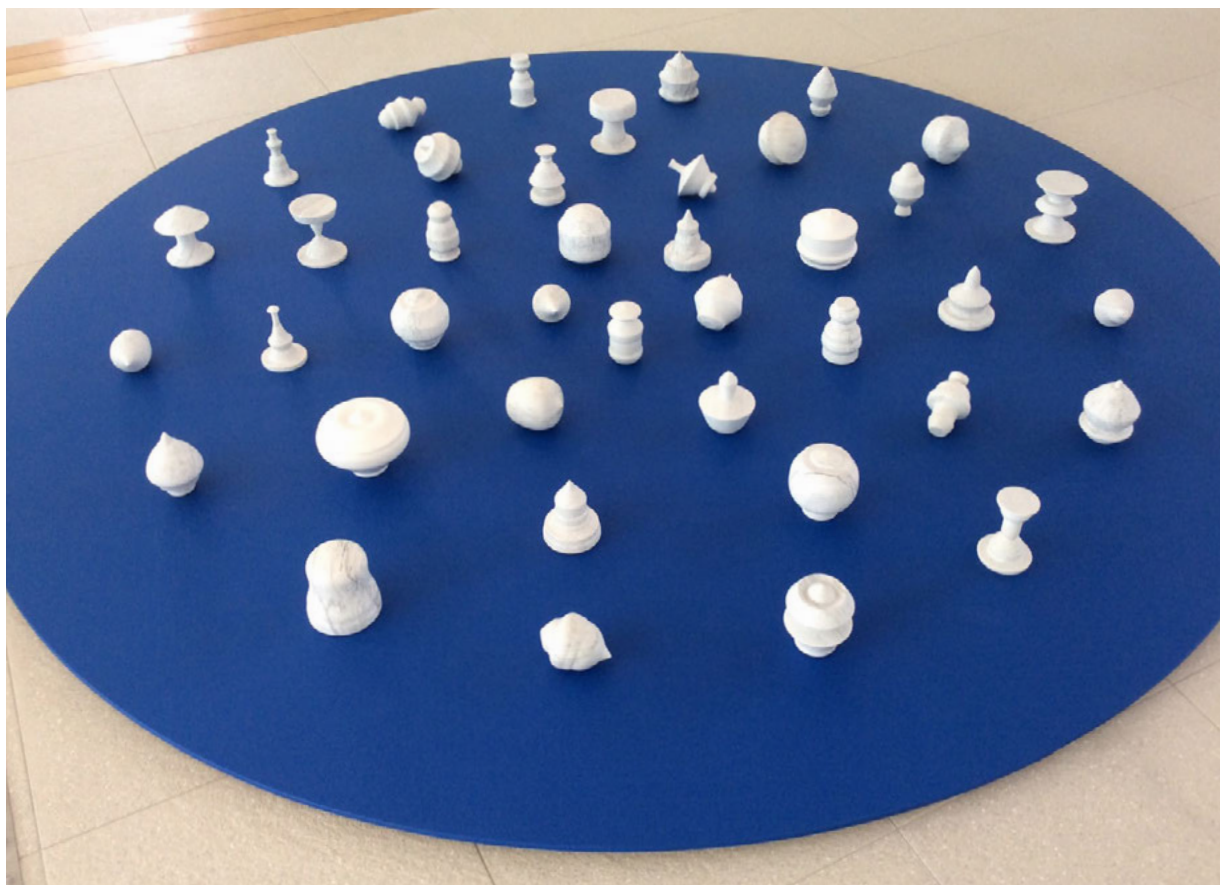




Le profondeur des surfaces / 2020 - 2022

image photographique sur papier et récits poèmes sur calque, dimension totale 90cm x 80cm environ.

Cette oeuvre est composée de multiples récits et poèmes écrits à partir des émotions ressenties. Suite à de nombreux dialogues et des échanges autour de la mémoire individuelle et le vécu personnel de plusieurs personnes que je rencontre, je construis un pont transversal avec ma propre mémoire et mon vécu personnel. Cette démarche évoque un paysage commun de la mémoire et de l'affect. Ces poèmes ou récits évoquent et dévoilent la surface de nos pensées le plus profondes, nos rêves, nos croyances et notre corps de mémoire. Écrire est donner corps à l'oubli, remémorer, retracer, donner un visible possible à l'invisible.



Trophées / 2018 - 2019

40 éléments en marbre blanc de Carrare. Dimensions variables. (Projet participatif)
Collection Fondation François Schneider / Prix Talents Contemporains 2019.

Lors d'une résidence artistique en Italie, j'ai été immergée 2 mois au sein d'un camp des réfugiés. Je me suis intéressée aux objets liés à la géographie de l'immigrant et à l'affect. Lors de mes recherches, mon intérêt était de créer un inventaire d'objets de voyage, qui pouvaient témoigner l'histoire de leur traversée et la mémoire.

Face à l'absence d'éléments ou d'objets physiques des migrants que j'ai rencontré, j'ai décidé de créer des objets afin de matérialiser leur voyages. Le seul objet commun et existant entre eux était le récit de ces traversées. Je les ai demandé donc de tracer de mémoire, sur une carte de la Mer Méditerranée, le chemin parcouru. À partir des trajectoires recueillies, j'ai dessiné chaque tracé en numérique et j'ai donné à chaque ligne une rotation en 360° sur un axe dans un logiciel 3D. Suite à ce geste, tous ces tracés donnaient lieu à un objet unique, ce qui appuyait en force le parcours individuel qui leur était propre. Chaque objet était différent, mais ils avaient tous en commun une physionomie circulaire.

La forme circulaire donne lecture à la forme terrestre, le mouvement cyclique et rhétorique du processus migratoire et du voyage. Chaque objet semblant à une «toupie» évoque un mouvement axé sur lui même, dans un état d'un éternel présent, car ici le geste reste toujours sur la même place. Chaque objet est un voyage vécu.





Ineluctable

Dictionnaire Illustré du Novlangue / 2016 - 2017 (sélection) série de dessins, crayon sur papier, 40cm x 30cm.

Le Novlangue, en anglais newspeak, est la langue officielle d'Océania, inventée par George Orwell pour son roman 1984, publié en 1949. Le principe est simple : plus on diminue le nombre de mots d'une langue, plus on diminue le nombre de concepts avec lesquels les gens peuvent réfléchir, plus on réduit les finesses du langage, moins les gens sont capables de réfléchir, et plus ils raisonnent à l'affect. La mauvaise maîtrise de la langue rend ainsi les gens stupides et dépendants. Ils deviennent des sujets aisément manipulables par les médias de masse tels que la télévision. C'est donc une simplification lexicale et syntaxique de la langue destinée à rendre impossible l'expression des idées potentiellement subversives et à éviter toute formulation de critique de l'état, l'objectif ultime étant d'aller jusqu'à empêcher l'« idée » même de cette critique. Hors du contexte du roman, le mot novlangue est passé dans l'usage, pour désigner péjorativement un langage ou un vocabulaire destiné à déformer une réalité, ou certaines formes de jargon.

Dans mes recherches, j'ai trouvé un petit dictionnaire de la langue Novlangue. Partant sur le principe du pouvoir de manipulation de médias de masse, j'ai écrit chaque mot de ce dictionnaire dans l'espace du moteur de recherche « image » en Internet, par la suite je choisis une image, généralement la première qui se dévoile ou bien celle qui est la plus juste à mon critère, j'utilise cette image pour illustrer le mot du dictionnaire Novlangue. Je reproduis l'image en dessin, le choix de l'image est influencé par ma propre critique et le résultat du dessin est influencé par l'émotion, la mémoire individuelle et collective, provoqué par l'association image et mot.

Ce que je trouve intéressant dans cette démarche est que l'image correspondant au mot rédigé évoque parfois tout autre sens, caractéristique propre de la langue Novlangue. L'image influence ainsi la direction de la réflexion et le sens véritable du mot ou pas, laissant tout place à l'affect.



Le lotissement / 2015

installation, 20 tentes, polyuréthane, polyester, bois, dimensions variables.

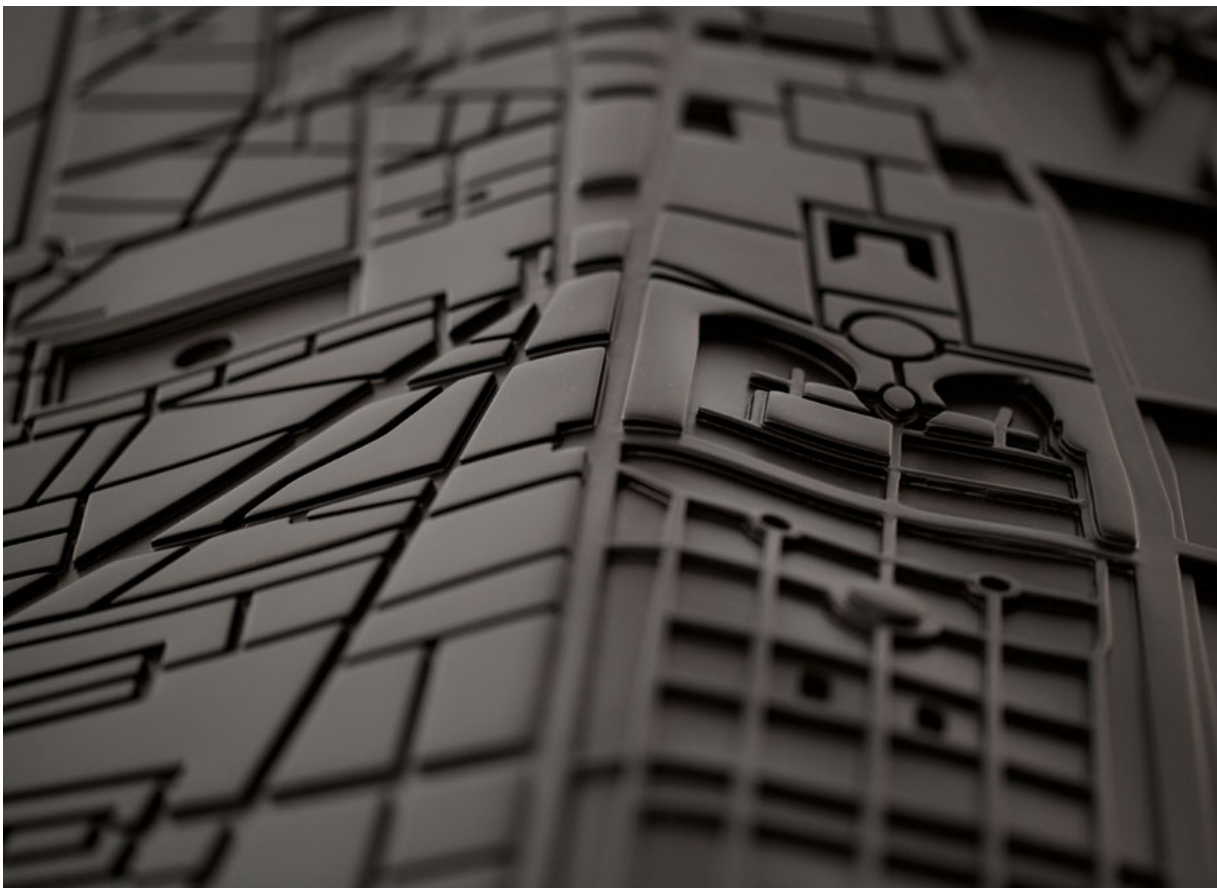
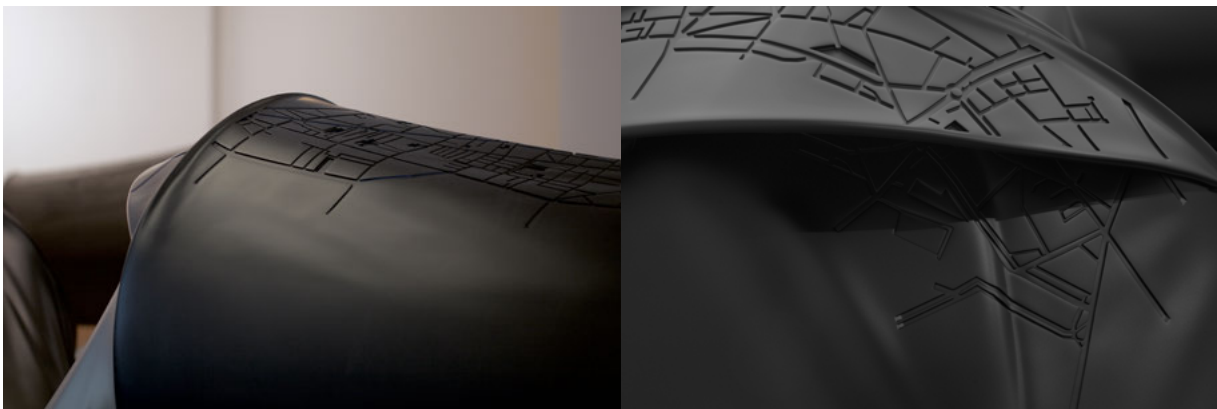
(...) Cette installation joue des anaphores visuelles et formelles. La répétition rythmée des tentes usinées, rappelant le mode de production de leur référent, placées dans un désordre apparent, invite le public à la contemplation, à la déambulation.

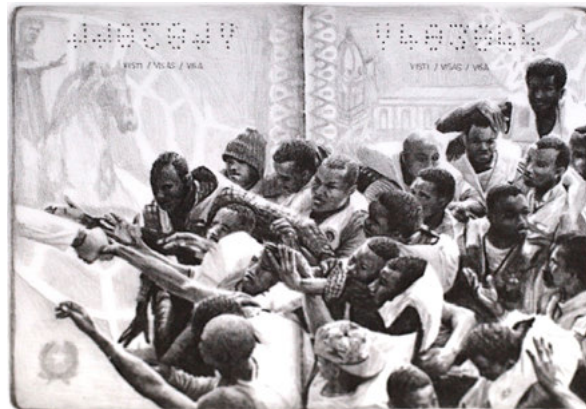
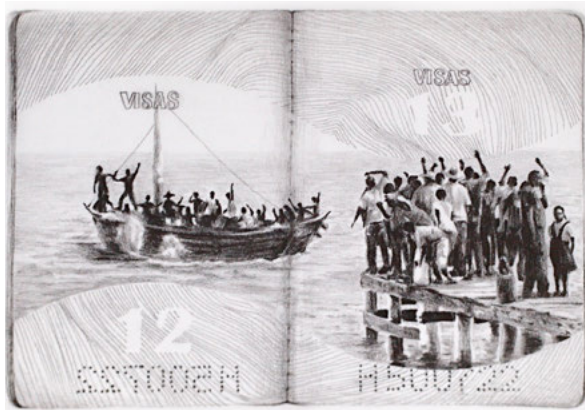
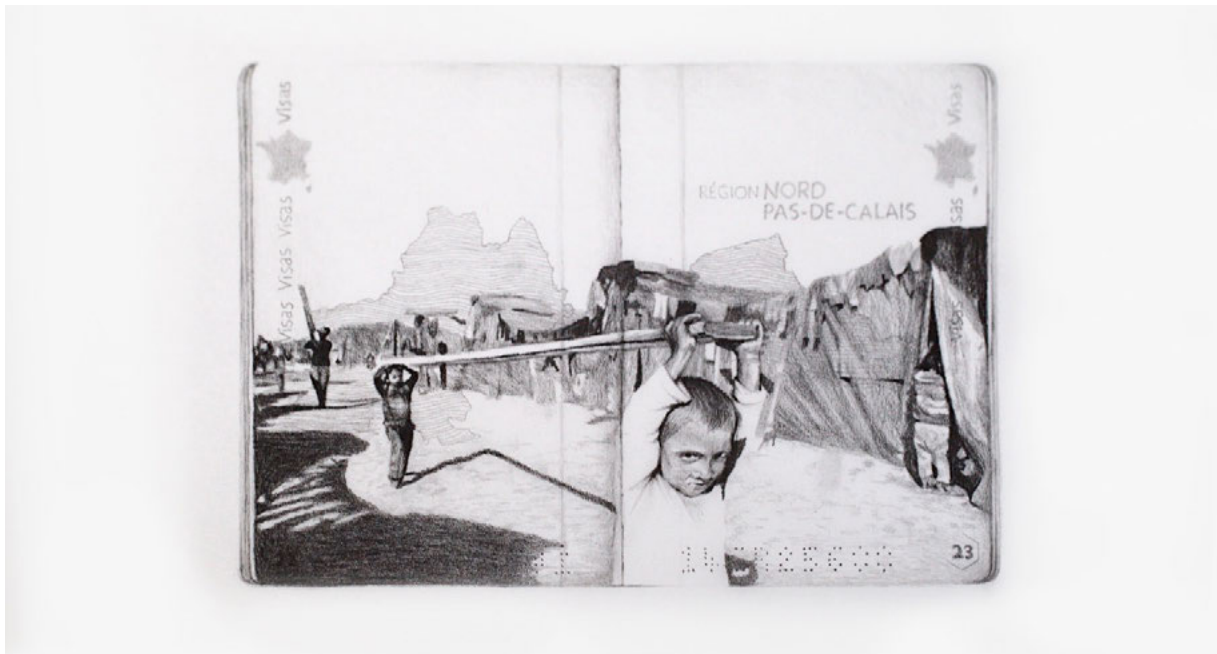
(...) Chaque tente présente des traitements différents (ondulations de surface, intérieurs plus ou moins dévoilés ou fermetures complètes) et chacune renvoie à la variété des vies, la diversité des histoires des sans-abris : expropriation, rupture sociale ou familiale, exil politique, économique ou religieux, quête d’une vie meilleure ou d’une terre d’accueil. Autant de situations uniques, complexes placées sous le même sous le même vocable ; autant de destins auxquels est proposé toujours une seule et unique solution d’habitat et donc d’habitus, de mode d’existence.

Le noir participe à l’harmonisation de ce paysage urbain, mais aussi à la négation, dans une architecture de pierre blanche, de cette société d’éphémères : Paris et son ombre. Ce lotissement, au cœur de la capitale, comme un mirage au cœur d’un désert révèle deux sociétés qui se construisent l’une sur l’autre, l’une aux dépens de l’autre, l’une malgré l’autre. Une ville qui semble se dresser comme des dunes, puis s’immobiliser en résistance contre un réseau urbain dense et limité. Cette poussée d’îlots humains, métaphore du morcellement de notre société, éclate une organisation urbaine vieille de 150 ans, limitée par ses frontières tant géographiques qu’économiques et sociales. Ce lotissement est vide, mais il n’est pas une ville fantôme, une ville-dortoir, on y sent l’attente, les allers-retours, la vie qui s’éternise, qui s’obscurcit... Les rêves se sont enfuis, les espoirs aussi.

Nous regardons ici, vraiment, ce que nous ne voyons plus – ou ne voulons plus voir – dans Paris (ou ailleurs). L’artiste nous amène, par cet autre lieu, à revenir sur cette situation humaine, à rompre notre distance habituelle, à remettre en cause nos impressions de déjà vus, et à nous confronter aux mirages de nos sociétés.

Extrait du texte de Sophie Toulouze, historienne d’art.



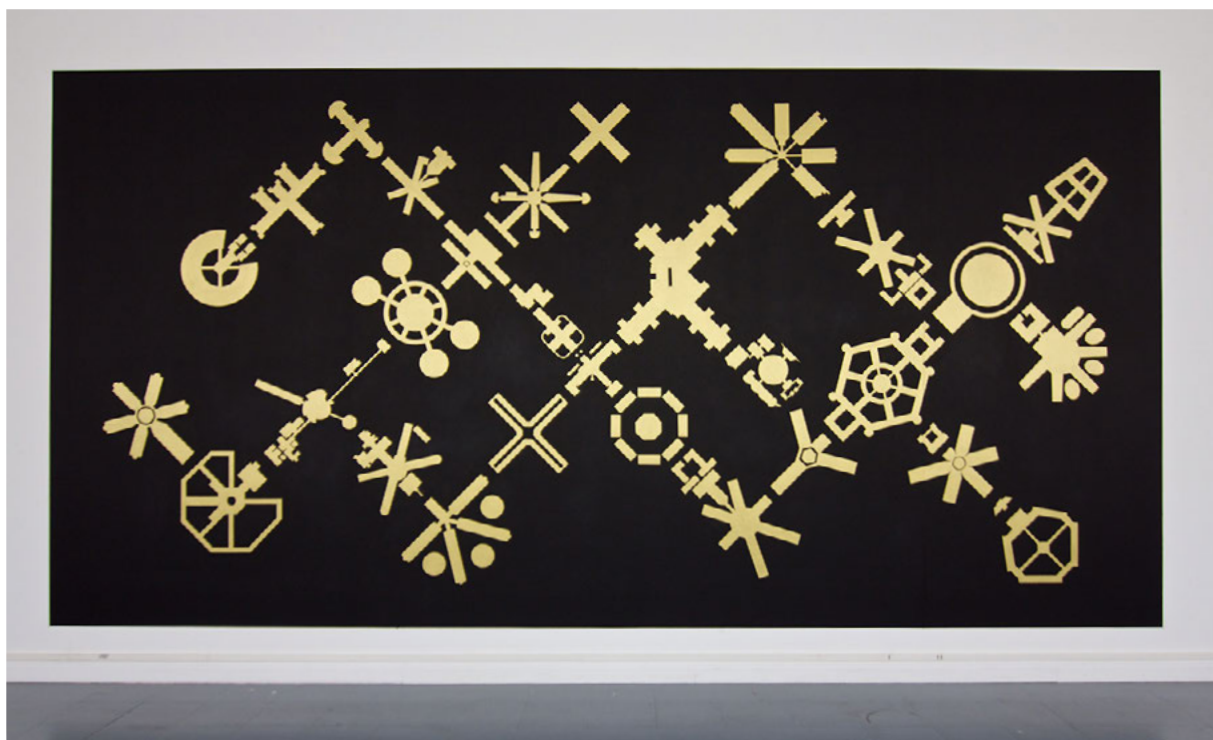


Pèlerinages / 2015

série de 7 dessins, crayon sur papier, 40cm x 40cm.

Pèlerinages évoque le voyage et le déplacement. Je suis partie sur de vrais passeports de divers pays, qui, pour une raison ou pour une autre présentent ou ont présentés une problématique de droit de passage et de flux migratoire.

Ici, chaque passeport est dessiné tel qu'il existe dans la réalité, en respectant les dimensions, les traits et les filigranes propres à chacun d'entre eux. Ceux-ci vont dialoguer avec les images «ajoutées» sur ces pages, c'est à dire, je dessine des images d'actualité en tenant en compte les dessins déjà présentés sur chaque passeport. J'utilise deux des pages destinées à recevoir les tampons de visa ou le permis des douanes, faisant possible le libre transit hors ces territoires.



La cité idéale / 2014

peinture murale, acrylique noir et or, 600cm x 300cm.

La cité idéale est l'incarnation intellectuelle et matérielle de l'utopie, une conception urbanistique visant à la perfection architecturale et humaine. Elle aspire à bâtir et à faire vivre en harmonie une organisation sociale singulière, basée sur certains préceptes moraux et politiques. Ici, je m'intéresse à l'espace et à l'architecture des prisons panoptiques, régies par une forme d'idéalisme. Le panoptique est un type d'architecture carcérale imaginée par le philosophe utilitariste Jeremy Bentham. L'objectif de la structure panoptique est de permettre à un gardien, logé dans une tour centrale, d'observer tous les prisonniers, enfermés dans des cellules individuelles autour de la tour, sans que ceux-ci puissent savoir s'ils sont observés. Ce dispositif crée un « sentiment d'omniscience invisible » chez les détenus, en les amenant à changer d'attitude et de comportement social. La prison interroge sur le réel statut de l'espace.

Ce qui m'intéresse dans ce type des prisons, ce sont les schémas d'après lesquels elles sont conçues, ainsi que la force qu'elles exercent sur un individu mis à l'écart de la société, afin de respecter des règles établies. J'ai pu constater que les plans architecturaux d'une prison panoptique sont très similaires à ceux d'une cité idéale, dans la façon de bâtir ces deux lieux controversés ; on commence à imaginer un espace en harmonie et surtout on fait en sorte qu'il soit conçu bien avant de loger ses habitants. Quand on regarde le plan d'une cité idéale, ce plan est conçu de manière circulaire ou semi-circulaire avec une place au centre, les bâtiments prenant cette place comme point de départ. Généralement, ces cités idéales sont encerclées par un mur, afin de la protéger des envahisseurs. Pour les prisons panoptiques le point de réflexion est basé sur le même principe, le mur encerclant le lieu servira cette fois à empêcher la sortie de ceux qui habitent le lieu et la place au centre est remplacée par une tour panoptique.

Je suis donc partie des plans des bâtiments vue du ciel de ces prisons panoptiques, afin de constituer une carte imaginaire. Un espace inconnu émerge à partir de ces formes, évoquant l'abstrait et l'utopique. En positionnant ces plans dans une continuité, une cité idéale naît.





Premières pierres / 2014

installation de sept sculptures en pierre de Lens taillées, H100cm x L100cm.

Je me suis intéressée à l'évolution du prix, à l'inflation et aux spéculations de l'immobilier dans le monde. Dans mes recherches, j'ai choisi sept premières puissances économiques mondiales et je suis partie d'une étude effectuée sur cette évolution. J'ai sélectionné une période d'évolution datant de 1977 jusqu'à nos jours et j'ai taillé dans sept éléments en pierre de Lens, les graphiques résultant de cette étude.

Au départ, chaque pièce en pierre mesure 1M², cette mesure étant la référence de cette évolution ; et 20 cm d'épaisseur, épaisseur récurrente d'un mur extérieur dans l'édification standard. Une fois ces graphiques taillés dans les pierres, une partie de l'espace est supprimé, évoquant ainsi l'imaginaire et la disparition. Dans l'ensemble, l'installation évoque les restes d'une bâtisse, cette image dialogue comme un lieu de disparition et de mémoire, donnant ainsi naissance à un nouveau lieu. Disposées au sol en verticale, elles font office de colonnes. Cette lecture de colonnes, où la fonction est nulle, car ce qui devrait les habiter n'existe plus, évoque l'effondrement d'un idéal.

Production en collaboration avec l'entreprise France Lanord & Bichaton. En 2014, dans le cadre de la Semaine de l'Industrie, les ministères de l'Économie et des Finances et le ministère de la Culture et de la Communication ont favorisé l'installation de cinq résidences d'artistes en entreprise et la présentation de cinq expositions d'oeuvres issues des collections de musées nationaux.

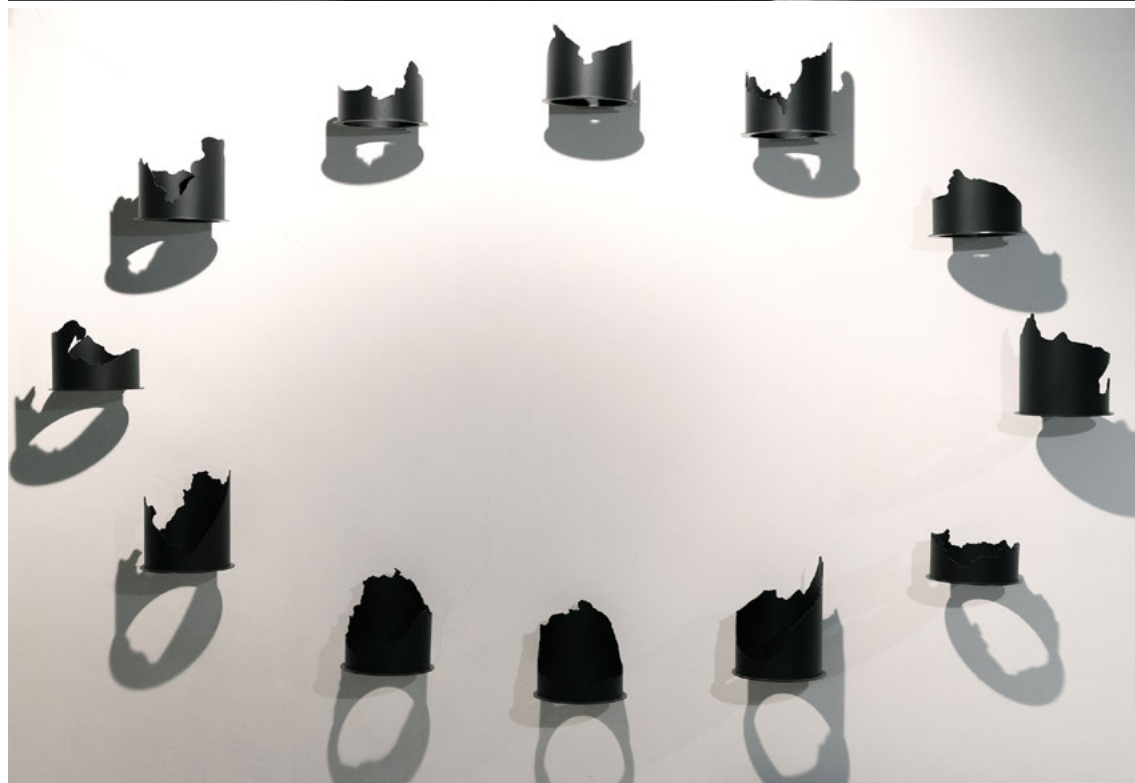




Croisières / 2014

série de 64 dessins, crayon sur papier, 21cm x 29,7cm.

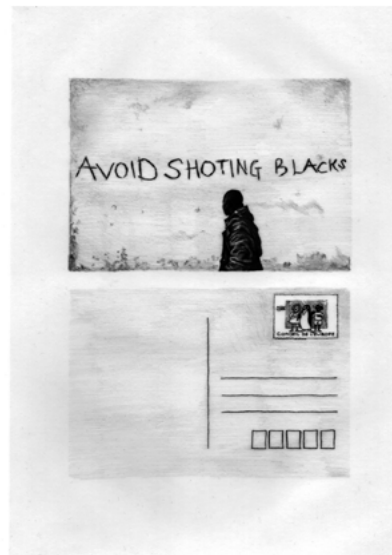
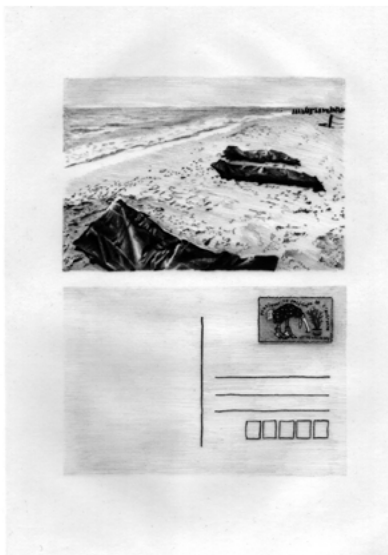
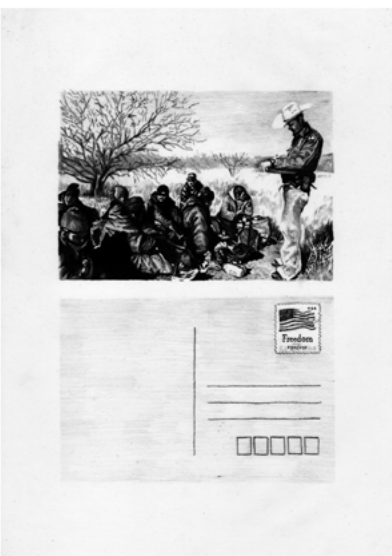
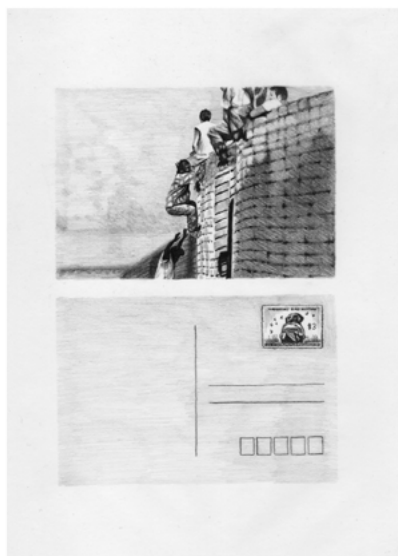
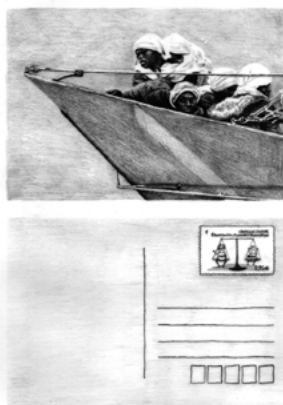
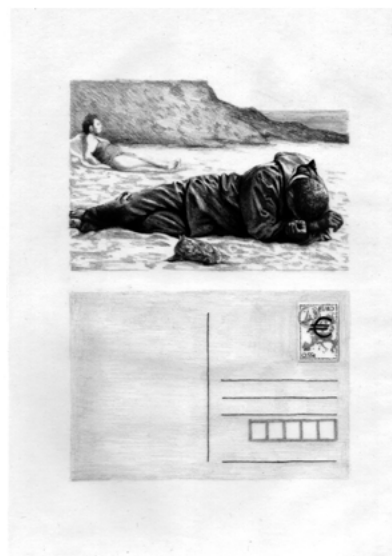
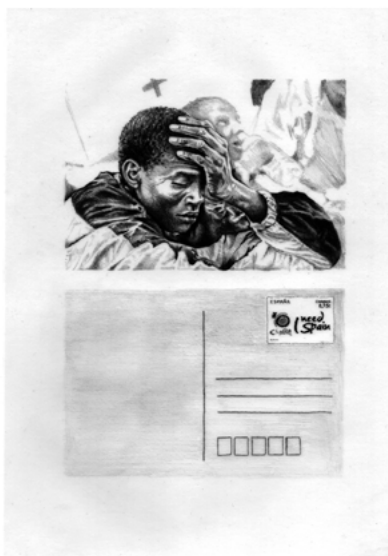
En compilant de vraies images d'actualité, je sélectionne et je m'approprie des images qui montrent des embarcations à la dérive. Chaque jour des milliers de personnes originaires d'autres pays ou des autres continents, essayent de traverser la mer à la recherche d'une vie meilleure, d'un lieu meilleur... Ces lieux imaginés persistent, par la méconnaissance, et motivent la traversée de ces individus, impulsés par l'utopie et les rêves. « Le bateau, c'est un morceau flottant d'espace, un lieu sans lieu, qui vit par lui-même, qui est fermé sur soi et qui est livré en même temps à l'infini de la mer... Le navire, c'est l'hétérotopie par excellence, la plus grande réserve d'imagination. Dans les civilisations sans bateaux les rêves se tarissent... »



Les couronnes / 2013 - 2014

installation de 29 couronnes en acier, thermolaquage noir, 22cm de diamètre chaque élément.

Chaque couronne dessine une frontière existante fermée ou interdite, matérialisée par un mur ou par un barrage. Ces frontières sont sensibles, provoquant des conflits et des pertes humaines chaque année. Ici, elles sont pliées sur elles mêmes formant un cercle, évocation de l'enfermement. La forme évoque également l'objet de la couronne, symbole de pouvoir et de la douleur. Le noir illustre l'inconnu et le deuil.



À la recherche du bonheur / 2013

série de 9 dessins, crayon sur papier, 21cm x 29,7cm.

Collection Fondation Guerlain.

Les cartes postales sont des symboles de voyages, toujours illustrées par de belles images. Par l'image qui y est toujours représentée, elles vacillent entre les frontières du réel et de l'irréel.

En respectant ce format, je cherche des images médiatiques actuelles dans des journaux ou sur Internet. Je m'approprie ces images par le dessin, afin de composer mes propres cartes postales, ou plutôt des cartes postales qui montrent la réalité des personnes qui les habitent. Je répertorie des timbres existants et je les choisis pour tisser un lien avec l'image représentée dans le dessin, créant ainsi un dialogue avec celle-ci.

Abordant des événements d'actualité, illustrant ainsi la réalité, je dévoile ces images autrement. Ces images m'interpellent, me parlent, me révoltent et posent de nouvelles questions politiques et sociales.



Un monde presque parfait / 2013

film art, couleur, son, durée 10'22''.

Série des photographies couleur, transfert sur mouchoir en tissu coton blanc 40cm x 40cm.

Un monde presque parfait présente une histoire de circonstances, de tranches de vies, qui se suivent comme si chacun d'entre nous se trouvait positionné derrière l'objectif. Ces histoires évoquent le temps, l'absence, la perte et surtout l'errance ; une lutte inévitable pour un monde meilleur.

Le film est présenté sur une télévision positionnée sur une petite table, le spectateur peut alors s'asseoir comme chez lui sur le tapis au sol. L'ensemble recrée un salon standard d'une maison quelconque de Cuba. La décoration et quelques éléments rappellent la esthétique un peu « kitch » propre du lieu et ainsi que le quotidien : un petit napperon en crochet, de l'argent en pesos cubain, un cendrier manufacturé, une figurine en cuivre plat sur le mur, une croix de Christo, des fleurs synthétiques...

J'ai par la suite réalisé une série des photographies en transfert couleur sur des mouchoirs en tissu blanc, symbole des adieux et de paix. La manière dont ces images sont installées, évoque les draps blancs tendus sur les balcons et les espaces privées ou partagés, image poétique très récurrente et présente dans mon pays natal. Les protagonistes de ce film et de ces photographies sont des inconnus rencontrés au hasard, des amis ou des membres de ma propre famille. Les images ont été prises lors de « l'errance » pour l'enregistrement du film *Un monde presque parfait*.



Trous de mémoire #2 / 2012

installation linéaire de 9m environ, écriture sablée sur 20 pelles, métal, bois, dimension variable.

Je suis partie du livre *Je me souviens* de Georges Perec. À partir de cet ouvrage, je me suis approprié la manière d'écrire de l'auteur, pour graver sur chaque élément mes propres souvenirs d'enfance. Ici, l'objet de la pelle évoque ici l'action de creuser, la perte, l'oubli... Créant ainsi les trous de mémoire.

je me souviens du silence
je me souviens de la faim
je me souviens de la nuit profonde
je me souviens des chaussures rouges sang
je me souviens des larmes de ma mère
je me souviens des adieux
je me souviens des draps blancs
je me souviens du tic-tac
je me souviens de la peur
je me souviens de l'odeur de la terre humide
je me souviens de l'odeur du jasmin
je me souviens de la mer agitée
je me souviens de mon père sans moustache
je me souviens du soleil sans merci
je me souviens de Wenceslao
je me souviens de la pluie tropicale
je me souviens du chant de ma grand-mère
je me souviens des secrets
je me souviens des dimanches
je me souviens d'hier





L'accident / 2012

installation, bois, pvc, encrier et encre noir, 247cm x 175cm.

Une table en forme de globe est couverte d'une nappe de couleur bleu ciel du Pacifique. Sur la table, un encrier renversé : l'encre tache la table et forme les continents, liés entre-eux, transformés dans un seul et unique territoire.

« Je crois que l'accident y est pour quelque chose dans notre existence, même si j'ai la foi... L'homme est en train « d'éteindre » la terre, et cela aussi par le biais du pétrole, cause de nombreuses guerres et conflits politiques, la représentation de notre petite existence dans une « grande bleue », me paraissait la manière la plus appropriée et poétique d'en parler. Une tache qui vient salir une belle surface de couleur unie ».



Bye Bye Señor Piñera / 2012

installation linéaire 5m environ, machine à écrire sur 15 mouchoirs en tissu de 40cm x 40cm.

15 mouchoirs en tissu blanc sont installés au mur de manière linéaire. Sur l'ensemble des mouchoirs est écrit le poème *La Isla en Peso* de Virgilio Piñera. Le spectateur peut ainsi le lire, en passant de mouchoir en mouchoir.

Les mouchoirs ne frémissent pas dans les mains des « damas de blanco », ils sont immobilisés. Pourtant le geste d'au revoir, pourtant les pleurs. Légèreté paradoxale et fantomatique des mouchoirs. Ce mystère et cette beauté splendide d'un peuple en attente de déborder de la douleur. Mouchoirs en tissu, installés comme sur un porte manteau, comme pour faire tranquille et rangé, ou oiseaux en repos sur un fil, supports d'un message qui n'a rien de la vacuité de certains adieux rituels, quand on agite le mouchoir sur le quai de gare. Tous les adieux n'ont pas le même poids. On y lit le poème de «La Isla en peso» de Virgilio Piñera : la résignation à tourner en rond sur une île à la vie étranglée.

Texte de Lilyane Beauquel, écrivain auteur chez Gallimard.





Trous de mémoire #1 / 2012

table en acier percé, 100cm x 55cm x 70cm.

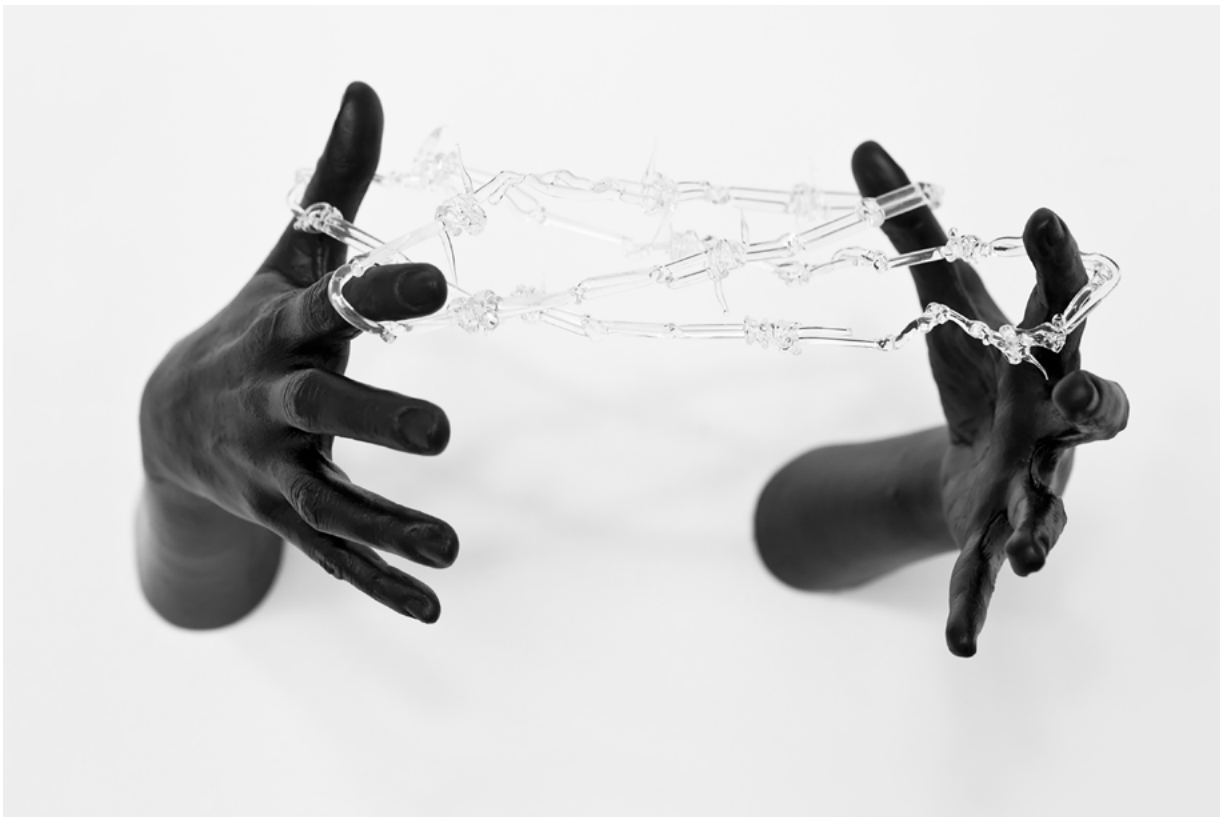
Trous de mémoire #1, est une installation qui prend comme départ un mobilier emblématique de l'histoire de l'humanité : la table. La table est un symbole de rencontre et de discussion, représentatif de l'origine des réunions sociales et des décisions. À partir de cet objet existant dans le quotidien de presque toutes les cultures, je présente la carte du monde percée dans le métal. Faisant appel à la première fonction de cet objet utilitaire : tenir, soutenir, contenir... Je crée par cette nouvelle physique un dialogue : ces trous évoquent à la fois l'annulation de la fonction première de la table, mais aussi l'accident et la disparition. Représenter le monde comme une passoire est aussi un appel à la mémoire collective des guerres vécues, des désastres climatiques, mais également des échanges et des flux de l'humanité.



Masques / 2012

dessin crayon sur papier, 80cm x 50cm.

Dans les objets les plus quotidiens du quotidien, le regard rêveur et lucide des femmes continue le monde et ses douleurs et ses violences. Dans ce projet en 6 dessins, chacune des oeuvres fait le grand écart entre la condition spécifique des femmes dans les conflits politiques et religieux, et la fragilité de ces objets du quotidien, dans une société où les droits restent inégaux : cocotte minute, fer à repasser, panier, passoire, bassin, attribués à l'univers féminin, sont transformés en casques. La cocotte minute, arme prête à exploser, est pression et tension, les trous à vapeur du fer à repasser dessinent le nuage d'une bombe atomique, le panier est une prison, la passoire est le monde percé de ses conflits, corps terrestre souffrant et morcelé.



Jeu de ficelle / 2012

plâtre synthétique et verre, dimension variable.

Ici une paire de mains en plâtre de couleur noire sortent du mur : elles jouent un jeu de ficelle de cour de récréation où l'on construit avec le fil entre ses doigts des objets comme la Tour Eiffel, mais la ficelle est barbelé, barbelé en verre. Cela peut casser, cela fait mal tout de même, la fragilité même est cruelle.

« Il y a beaucoup d'hommes qui rêvent d'un meilleur avenir et prennent des risques périssant sur le chemin ; des autres qui restent toujours à la même place, sans pouvoir se déplacer, privés de liberté et d'expression, privés de nouveaux territoires... ».





La espera / 2012

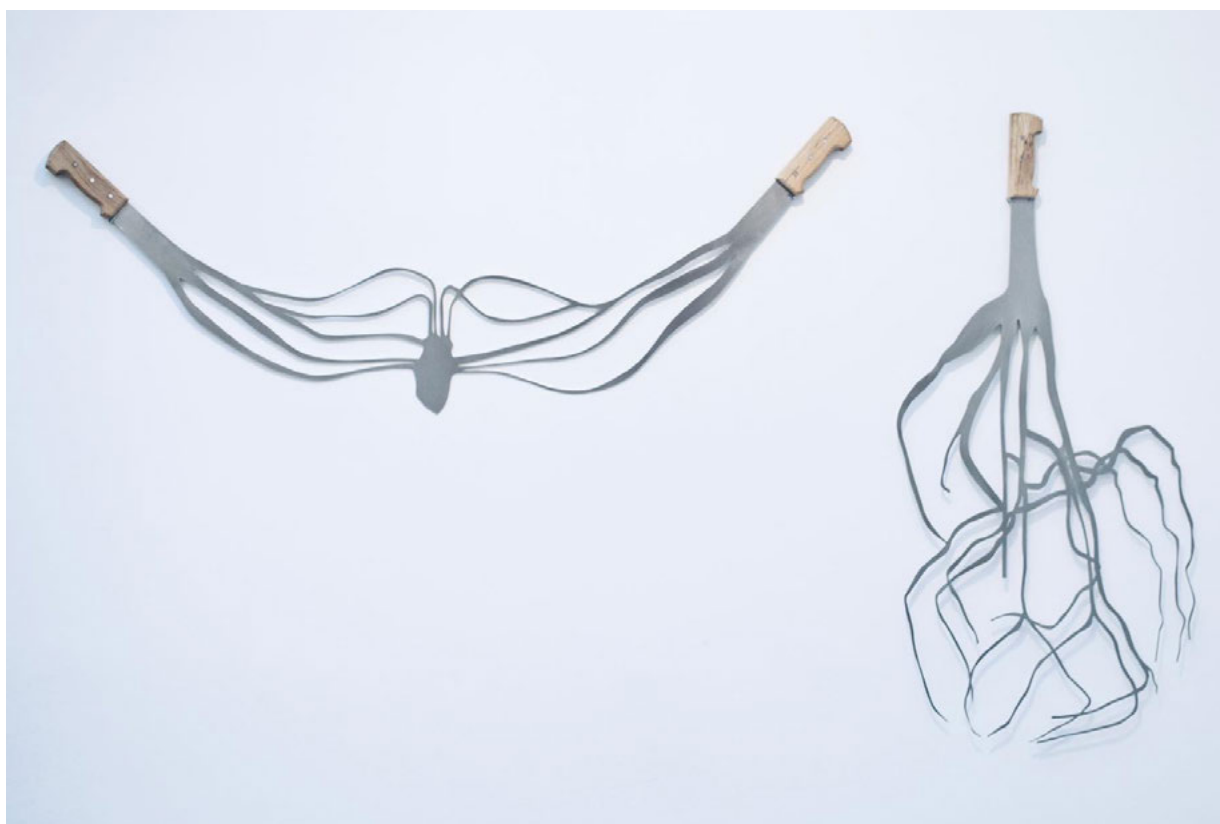
installation, bande de plus de 20m de longueur, tabouret en bois et tricot en laine noire, dimension variable.

Un petit tabouret est installé et une bande extrêmement longue en tricot avec ses deux aiguilles au bout, dessinent au sol un chemin roulé, vécu. L'attente d'un changement... *L'attente* qui pense le monde. Le temps nous parle d'absence, de silence, de mémoire et de transit.

Cette oeuvre est une performance, une action. Elle évoque une présence absente, où les objets et l'espace invitent à parcourir la répétition du geste, du temps cyclique. De la même manière que notre quotidien, notre hier et la façon dont nous remémorions notre vécu personnel. Le fait que la «tricoteuse» n'est plus présente par des moments, nous incite à notre tour à attendre son arrivée, avec elle. Nous restons les spectateurs de cette présence presque fantomatique. Ici, c'est l'écriture du temps, le tissage d'un présent, d'un passé et d'une destinée à la fois, un chemin de vie, celle de nos mémoires individuelles et collectives.

«C'est une sensation que je sens à chaque fois que je retourne dans mon pays, j'ai commencé à avoir cette sensation après quelques années passés ailleurs, car avant je n'aurais jamais remarqué cela, j'étais aussi dans cette attente. Nous avons l'impression que tout le monde attend quelque chose, même si personne ne sait ce qu'il attend, car en réalité il ne se passe rien, il n'y a rien à attendre, mais à vivre».





Machetes / 2012

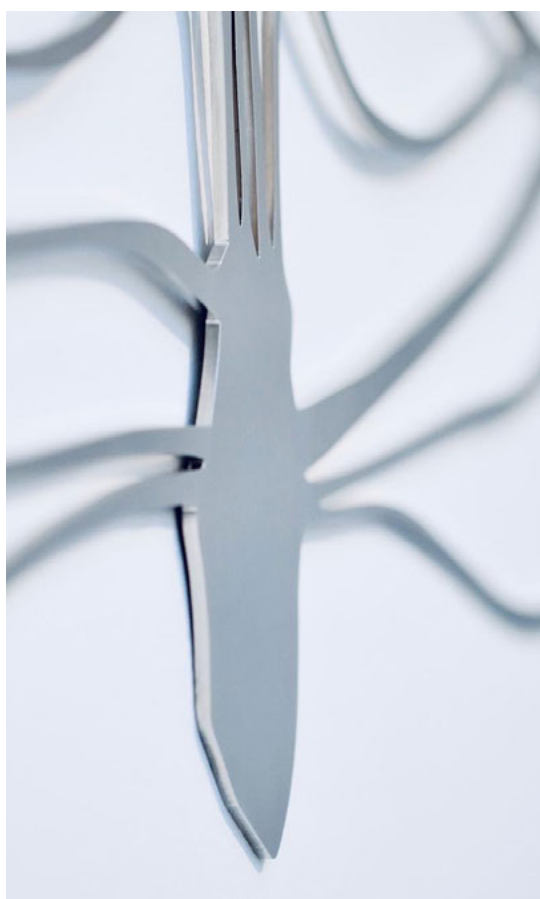
acier et bois, dimension variable.

La machette c'est l'arme avec laquelle beaucoup de peuples ont gagné leur indépendance. À Cuba comme en Afrique, c'est l'arme de prédilection de guerre. Elle est bon marché et sans pitié.

« J'ai grandi avec cette arme. À Cuba, tout le monde possède au moins une machette, c'est avec la machette que les cubains ont gagné leur liberté pendant la guerre de 10 ans. Ils ont également fait prospérer l'économie du pays en coupant la canne du sucre, même si parfois c'est aussi l'arme qui est utilisée pour régler leurs « comptes », la machette fait partie de moi, c'est dans mon sang ».

L'artiste lui a donné un déploiement d'artère et de cœur, à la taille de son propre cœur. Le pouvoir de violence de cet objet rudimentaire et « insoutenable » s'amplifie dans la dimension organique. Acier, sang et chair. Quelque chose de si primaire que l'esprit s'égare.

Texte de Lilyane Beauquel, écrivain auteur chez Gallimard.





Sólo para llorar / 2012

céramique émaillée et écriture sur 75 mouchoirs en papier, 26cm x 14cm x 8,5cm. (5 multiples)

75 mouchoirs destinés à sécher des larmes, chaque mouchoir contient le nom et la peine de condamnation des 75 intellectuels et écrivains, prisonniers politiques lors de « La Primavera Negra », le Printemps Noir de 2003 à Cuba. 29 journalistes, des bibliothécaires et militants des Droits de l'Homme, accusés d'être des agents des États-Unis.

Distributeur de conscience ? La boîte à mouchoirs invite le visiteur à déployer le mince papier, feuille de cahier d'histoire pour en recueillir les traces, ou vrai mouchoir, à y éternuer car cela gratte, cela irrite, l'air bien connu de la répression. Le temps menace et tarit les larmes de tristesse plus fortes que les larmes de colère. L'habitude de s'habituer au train des choses, en Chine ou ailleurs, la boîte est sans fond, distribution de noms inépuisable...

Texte de Lilyane Beauquel, écrivain auteur chez Gallimard.



Toupie or not toupie / 2012

multiple, toupies en bois, or, tapis, dimension variable.

Sur des toupies en bois, je dessine le monde avec une feuille d'or. Le monde tourne... « *Quand j'étais petite je jouais tout le temps à la toupie. Pour moi la toupie, c'est un symbole du voyage, du temps, et c'est aussi un sentiment de répétition, rester toujours à la même place, tourner en rond, créant ainsi un paradoxe. C'est un peu le rapport que j'ai face à l'argent et au pouvoir* ».





Hommage à Lara / 2009

installation au sol, plâtre synthétique vernis, dimension variable.

26 mains sont disposées au sol, montrant l'alphabet de A à Z, en langue des signes. La couleur rouge et l'image que l'ensemble évoque, dévoilent de manière poétique et fragile, une certaine violence, interdiction. Elle fait évocation avec mon propre vécu personnel. Fille d'une mère qui était prisonnière politique et née dans un pays sous un régime totalitaire et dictatorial, j'ai évolué sans liberté d'expression au risque d'être punie. Ici, l'espace reste submergé dans le silence.

Lara : déesse du silence dans la Mythologie romaine où le dieu Jupiter, irrité, lui fit couper la langue, afin de la priver de parole.



Afin de s'habituer / 2009

bois laqué, mousse et simili cuir, 180cm x 65cm.

Cristina Escobar a fabriqué un objet ambigu, une pièce de mobilier affichant délibérément une forme de cercueil – un « outil » symboliquement assez fort –, mais qui s'avère aussi, surtout, être un sofa. Le genre de proposition qui ne laisse pas indifférent, qui met plutôt mal à l'aise, qui d'emblée nous oblige à des « contorsions », non seulement mentales mais surtout physiques si nous nous essayons à l'utiliser. Il y a fort à parier que peu seront ceux qui « s'étaleront » dessus, comme on est enclin à le faire face à la télé avec la bière à la main et les caouètes pas loin avec l'original... On se sent plutôt un peu contraints d'emblée, en général ce n'est pas le genre d'objet dans lequel on remue beaucoup... Et alors peut nous gagner une envie d'évasion, ou de retard avant l'échéance, un désir de se mouvoir, de remuer quoi, histoire de prouver qu'on est encore en vie.

Texte de Ramon Tio Bellido / Critique d'art et membre de l'AICA.

vuesexpositions

(sélection)

L'ombre des choses

Résidence POLLEN / Exposition du 21.05 – 25.06.2021



Zones de Jonction

L'Octroi Nancy / Exposition du 01.10 – 10.10.2021



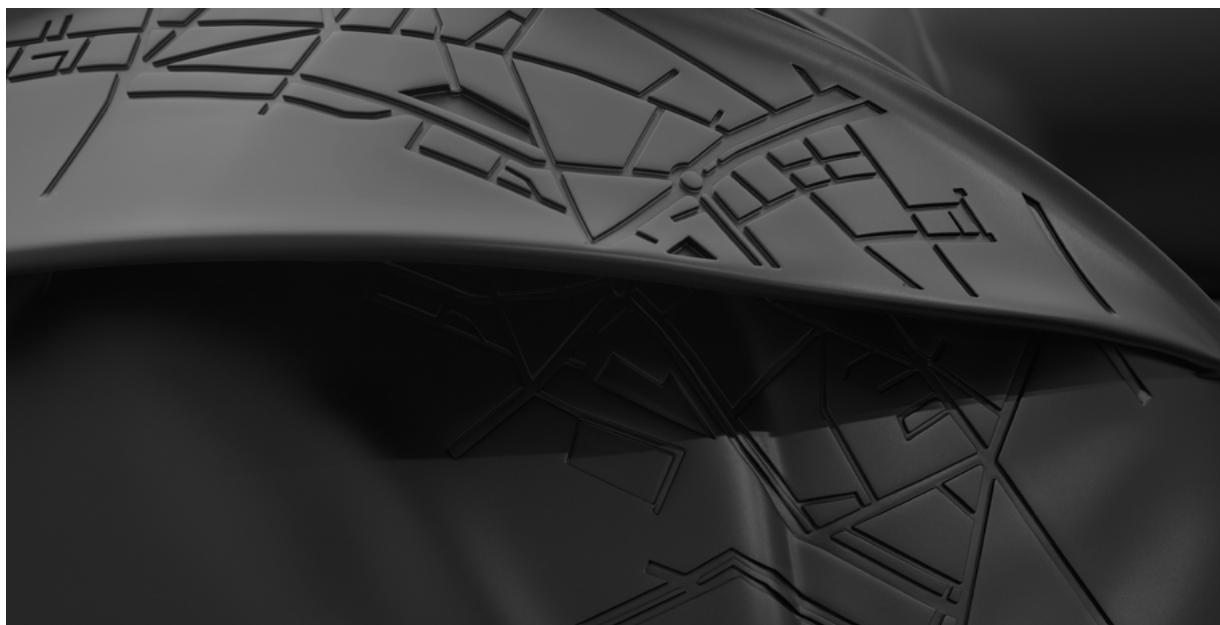
Prix Talents Contemporains

Fondation François Schneider / Exposition du 09.02 – 21.04.2019



Mirages

Musée des Beaux Arts de Nancy / Exposition du 13.03 – 04.05.2015



Autres Lieux

Galerie NaMiMa / ENSAD Nancy- Exposition du 27.09 – 21.10.2014



Un monde presque parfait...

Galerie Premier Regard / Paris- Exposition du 23.01 – 07.02.2014



bioblio
(sélection)



EXPOSITIONS COLLECTIVES ET PERSONNELLES / (sélection)

2023 / Médias, Mémoires: Artefacts - Frac Lorraine Exposition de la collection du 49 Nord 6 Est – Frac Lorraine de Claire Fontaine, Georgie Nettell, Nil Yalter et Nicole Croiset.	2020 / L'Octroi - Nancy Exposition de groupe « Zones de Jonction »
2023 / Mission de Territoire- Grand Est Exposition personnelle « Les indigènes »	2019 / Prix Talents Contemporains - Wattwiller Exposition / Fondation François Schneider
2023 / DDESSINPARIS / Foire du dessin contemporain	2017 / Lauréat 1% Artistique - Région Grand-Est Collège Haut de Penoy
2022 / Maison Guerlain / Paris + Art Basel Exposition « Les militantes »	2017 / Phantom Projects Contemporary - Troyes Exposition collective
2022 / La Lune en Parachute - Epinal Exposition « La présence de l'absence »	2017- 2016 / DDESSINPARIS - 4 ^{ème} et 5 ^{ème} édition Paris / Foire du dessin contemporain
2021 / Musée du quai Branly & Fondation François Schneider - Expo « Les territoires de l'eau »	2016 / London Art Fair- Londres Galerie VeryArtSpace / Paris
2021 / POLLEN - Monflanquin Exposition résidence « L'ombre des choses »	2015 / Qingdao Sculpture Art Museum - Chine Exposition collective d'échange Européen
2021 / RigLab - Pigeons et Hirondelles - Migennes Exposition personnelle	2015 / Musée des Beaux Arts - Nancy Exposition personnelle « Mirages »
	2014 / Galerie Premier Regard - Paris Exposition personnelle

BOURSES / PRIX / RÉSIDENCES / COLLECTIONS (sélection)

2022 / Finaliste Résidence Casa de Velazquez	2018 / La Croix Rouge- Lucca, Italie Résidence projet participatif / Camp de réfugiés
2022- 2023 / Résidence « Mission des Territoires » Commission Région Grand- Est (Thaon les Vosges)	2017 / Lauréat 1% Artistique- Région du Grand-Est Collège Haut de Penoy
2022 / Finaliste Prix Carre sur Seine	2020- 2016 / Projets artistiques globalisés (PAG) Intervention au sein des établissements scolaires
2020- 2021 / Résidence Pigeons et Hirondelles Intervention participative avec les habitants	2017 / Résidence d'artiste « Bonjour India 2017 » Institut Français India Delhi- Alliance Française
2021 / Résidence POLLEN / Monflanquin	2014 / Résidence d'artiste en entreprise FLB Ministère de la Culture- Art et monde du travail
2020- 2021 / Projets artistiques globalisés (PAG) Intervention au sein des établissements scolaires	2022- 2021- 2018- 2013 / Aide Individuelle à la Création DRAC Champagne Ardennes et Lorraine- Région du Grand-Est
2019- 2020 / Projets artistiques globalisés (PAG) Intervention au sein des établissements scolaires	
2019 / Lauréat Prix Talents Contemporains Fondation François Schneider	
2019 / Lauréat projet Zones de Jonction- L'Octroi Projet participatif, interdisciplinaire et transversal	

LIENS /

www.cristinaescobar.fr

<https://galeriewaltman.com>

<https://www.fondationfrancoisschneider.org/oeuvres/trophees/>

ÉTUDES / DIPLÔMES / EXPÉRIENCE

2006 / DNSEP- Diplôme National Supérieure d'Expression Plastique- École Nationale Supérieure d'Art de Nancy
DNAP / Diplôme National d'Arts Plastiques- École Nationale Supérieure d'Art de Nancy
1996 / Diplôme d'Arts Plastiques, Photographie et Cinéma- Académie d'Arts Plastiques- Santiago de Cuba

PUBLICATIONS ET CATALOGUES / (sélection)

- Art Absolutement Magazine / Mars 2023
- Beaux Arts Magazine / Article 10 chefs-d'œuvre au fil de l'eau- 25 mai 2021
- Catalogue Les territoires de l'eau / Musée du quai Branly et Fondation François Schneider- 2021
- Catalogue 20 ans / Dans les coulisses du Musée des Beaux-Arts de Nancy / p. 230 et p.284- 2019
- Catalogue Talents Contemporains- 7ème édition / Fondation François Schneider- 2019
- Catalogue 15 ans Premier Regard / Galerie Premier Regard / Paris - 2016
- Catalogue European Contemporary Art Exhibition- China Qingdao / Galerie VAS / p.32- août 2015
- Novo, magazine / par Benjamin Bottemer / p.68/69- mai 2015
- Art Media Agency / AMA Newsletter n°197 / par Pierre Naquin / p.18/19/20- 9 avril 2015
- Beautiful and Delight / par Marie Elisabeth de la Fresnay- Artaïssime- 11 avril 2015
- Exponaute / par Céline Piettre- 16 avril 2015
- Les Echos / par Martine Robert- 14 avril 2015
- La Semaine spécial design, magazine / par Baptiste Zamarron- mars 2015
- L'Est républicain, journal / par Lysiane Ganousse- 14 mars 2015
- Péristyles # 44, revue-catalogue Musée des Beaux Arts de Nancy- décembre 2014
- Loge n°7, magazine / par François Camoes- mai/juin 2014
- Catalogue Une décennie / Galerie Octave Cowbell- septembre 2012
- Catalogue Musée sentimental / Galerie Le Préau- janvier 2011

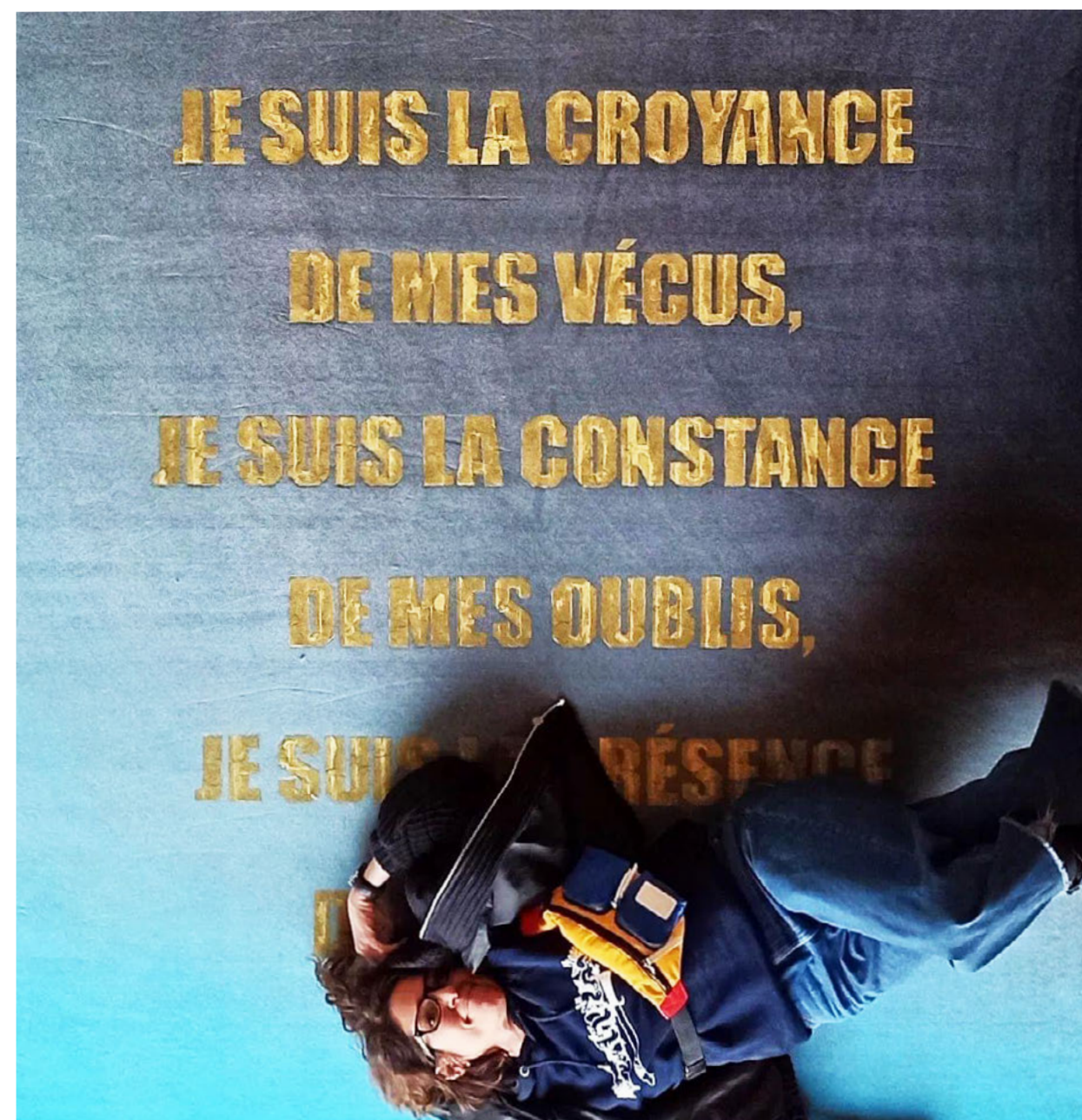


Je suis la boîte en carton qui à gardé les secrets de ma mère,
Je suis les ciseaux qui ont coupé le souffle de ma peur,
Je suis le vase qui m’a amené vers l’ailleurs, vers l’amour,
Je suis le nombre des sorties et des entrées,
Je suis le regard de mon paysage lointain,
Je suis une lampe qui est lumière et obscurité,
Je suis l’outil qui a ouvert les passages de mes fantasmes,
Je suis une poupée démembrée, peuplée d’exil et des pensées
Je suis les braises qui chauffaient les pieds de ma grand-mère,
Je suis l’horloge qui effaçait le temps,
Je suis le réveil des matins imprévisibles,
Je suis le sable de mes voyages,
Je suis le pavé qui écrase les chaînes de ma liberté,
Je suis le coquillage qui chante dans mon oreille,
Je suis l’abri des dents de mon enfance,
Je suis le chevalet de mon équilibre pittoresque,
Je suis les boutons qui abritaient mes hivers,
Je suis le portrait imaginaire de mes ancêtres,
Je suis le tambour de mes désirs,
Je suis la voix du carrousel du téléphone,
Je suis la cafetière de mes envies,
Je suis le fer qui repassait les rides de mon vécu,
Je suis le poivrier de mes silences,
Je suis le pas du cheval au galop,
Je suis l’abstrait, le totem de mes illusions,
Je suis la marionnette d’un théâtre fantôme,
Je suis le support du lait qui blanchi mes noirceurs,
Je suis le cygne noir de mon histoire sucré,
Je suis le morceau du balcon de mes abîmes,
Je suis le va et vient de mes entrailles,
Je suis la pas gauche de mes chemins,
Je suis les rames de mon naufrage,

Je suis hier,
Je suis aujourd’hui,
Je suis demain,

Je suis mémoire et je suis oubli,

Je suis une ombre,
L’ombre des choses que je suis.



Tapis réalisé pour l’entrée de l’exposition *La présence de l’absence en 2022* à La Lune en Parachute à Épinai. Les visiteurs marchaient sur le tapis pour entrer dans l’espace d’exposition. Au fur et à mesure du temps, ils laissaient la trace de leur passage. Texte de l’artiste peint sur tapis, dimensions : 250cm x 450cm.

Contact /
Cristina Escobar / Artiste plasticienne

Adresse Studio /
9, rue des Soeurs Macarons
54 000 Nancy

Adresse Home /
193 avenue de Boufflers - 54 000 Nancy
tél / +33 (0)7 69 52 69 88

mail / escobar.cristina@aol.com
site / www.cristinaescobar.fr

Los cuernos. en las aguas. como carbones apagados derivan hacia el mar.

